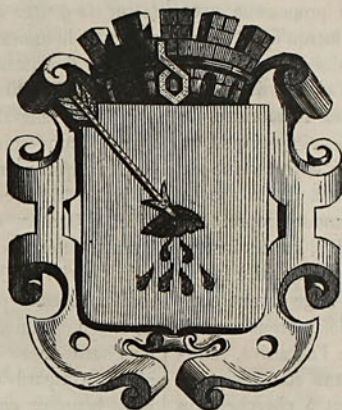


HISTOIRE DES ARMES DES VILLES DE FRANCE.

DOUAI.



DOUAI (*Duacum*), chef-lieu d'arrondissement, dans le département du Nord, sur la rivière la Scarpe, n'a jamais été, quoi qu'en puissent dire quelques historiens, contemporaine de Jules-César, et encore moins la capitale des *Aduatiques*, l'un des peuples de la Gaule-Belgique qui se liguèrent contre le conquérant romain. Ce n'est que vers le septième siècle que le *Castrum Duacum* est cité seulement comme une forteresse destinée à protéger Lambre, résidence royale des Mérovingiens. Dès le neuvième siècle, les Douaisiens avaient courageusement repoussé les irruptions de ces terribles Normands qui dévastèrent si souvent leur malheureux pays. Le château fort de Douai résista alors à toutes les attaques et offrit un asile aux trésors des populations répandues sur la surface de son territoire. A l'approche des barbares, en 876, on y transporta, pour les soustraire à la

profanation, les reliques de saint Amé de Merville, de sainte Rictrude, de saint Maurand, de saint Audebert, de sainte Reine, de sainte Rainfrède de l'abbaye de Denain, et enfin, de saint Amand de l'abbaye d'Elnon. Toutefois, bien que Douai fût alors une place forte, son existence historique ne date réellement qu'à partir de l'époque où les Normands se virent forcés de sortir de la Gaule Belgique.

Au dixième siècle, les Douaisiens soutinrent vaillamment les attaques combinées du roi des Français, du comte de Bourgogne et du comte de Vermandois. Vers 1071, ils se déclarèrent ouvertement pour le parti de Richilde et d'Arnould le Malheureux, légitime comte de Flandre, contre Robert le Frison que la victoire favorisait ; mais celui-ci, sur l'injonction de son confesseur, se crut obligé, au retour de la croisade, de céder à Bauduin, comte de Hainaut, la châtellenie de Douai. Robert II,

qui avait hautement désapprouvé cette concession, usa de stratagème pour rentrer en possession de Douai. Il offrit à Bauduin, pourvu qu'il consentit à s'en dé-sister, de lui faire accorder la main d'Adélaïde de Savoie, nièce de sa femme. Bauduin accueillit cette proposition avec empressement; mais, lorsqu'il vit cette princesse, sa laideur produisit sur lui une si fâcheuse impression, qu'au lieu de l'épouser, il aima mieux faire le sacrifice de Douai et de ses dépendances. Quoi qu'il en soit, Adélaïde de Savoie devint reine de France, ce qui la consola de la cruelle blessure faite à son amour-propre. En 1107, l'empereur Henri V, sur les instances de Bauduin, marcha sur Douai, à la tête de son armée, et mit le siège devant cette place; les habitants la défendirent avec vigueur, prirent ensuite l'offensive, attaquèrent l'empereur dans son camp, le battirent, et l'obligèrent à chercher son salut dans la fuite.

Lors de la publication de la première croisade, les provinces de l'ancienne Belgique l'accueillirent avec enthousiasme. Douai se fit remarquer par son ardeur parmi les cités flamandes. Ce fut au monastère d'Anchin, situé dans les environs de cette ville, que les chevaliers de la Flandre, du Hainaut, de l'Artois, du Cambrésis et des provinces voisines, accoururent à la voix d'Anselme de Ribemont, seigneur d'Astrevant, pour s'enrôler sous la milice de la croix, et essayer la trempe de leurs armes dans des joutes, préludes de leurs exploits.

Lorsqu'en 1175, Philippe d'Alsace, comte de Flandre, accorda à Douai le droit de commune, les bourgeois prirent pour signe de ralliement et armoiries, *l'écu plein, de gueules, surmonté du D gothique, d'or*. En 1212, les Français s'étant emparés de cette ville, c'est sous la bannière que nous venons de décrire, que ses habitants combattirent glorieusement dans les champs de Bouvines. Les comtes de Flandre ren-

trèrent à Douai en 1302; mais, en 1304, après les batailles de Pont-à-Verdin et de Mons-en-Pévèle, où les Douaisiens se signalèrent, ils ajoutèrent à leur blason une *flèche d'or, qui, partant de l'angle dextre, venait frapper le cœur de l'écu d'où découlaient six gouttes de sang*, en mémoire des six cents hommes qu'ils avaient perdus dans ces deux fatales journées.

Robert de Béthune, comte de Flandre, qui était redevable à Philippe le Bel d'une somme considérable pour sa rançon, s'acquitta envers ce souverain, le 11 juillet 1312, en lui cédant les villes de Lille, d'Orchies et de Douai. Ces villes furent réintégrées à la Flandre en 1368, puis Charles V, en 1379, garantit aux comtes de cette province la souveraineté de Douai. Vainement Louis XI s'efforça plus tard de se rendre maître de cette place. Gaspard de Coligny ne fut pas plus heureux en 1480. Pour se venger de cet échec, ses troupes exercèrent de grands ravages dans le pays : elles pillèrent et brûlèrent des églises, brisèrent statues, tableaux et autres objets d'art d'un prix considérable, et dans leur fureur sacrilège, elles ne craignirent point de profaner jusqu'aux tombeaux. C'est à l'occasion de ce dernier siège qu'on établit la fameuse fête de *Gayant*.

Voici la description qu'en a tracée un écrivain moderne : « La fête de Douai se célèbre, chaque année, le dimanche le plus voisin du 7 juillet. Ce qui la caractérise, c'est la promenade de *Gayant* et de sa famille. *Gayant* est un mannequin d'osier surmonté d'une tête de bois, peinte et ciselée, dit la tradition, par Rubens. Une riche armure du douzième siècle recouvre ce mannequin, haut de vingt-cinq à trente pieds; et grâce à sa cotte de mailles qui descend jusqu'à terre, on n'aperçoit pas les dix ou douze hommes qui font mouvoir ce colosse, à l'aide de poulies et de cordes. La lance au poing, l'épée au côté, le casque en tête, et l'écu au col, *Gayant* se pro-

mène lentement dans les rues de Douai; sa femme l'accompagne, un peu moins grande et n'ayant guère que vingt pieds. Près de ce couple bondissent trois enfants, hauts de douze à quinze pieds, que le peuple salue des noms de *Jacot*, *Filliot* et *Binbin*. Le cortège est précédé de tambours et de fifres qui jouent une marche appelée *l'air de Gayant*. Derrière Gayant vient la *roue de fortune* : sur un char se trouve une plate-forme mobile et inclinée, portant des mannequins représentant divers personnages; une statue de la Fortune est fixée, debout, au centre de la plate-forme, autour de la déesse dansent, en rond et se tenant par la main, des mannequins représentant un collecteur, un paysan avec une poule, un procureur, un Espagnol, une jeune fille et un militaire. Le mouvement de rotation, imprimé à la machine par le cheval qui la tire, communique un second mouvement à la plate-forme, qui, obliquement posée, présente les mannequins tantôt en haut, tantôt en bas, pour indiquer l'inconstance et la mobilité de la Fortune.

L'origine de cette fête doit être attribuée, s'il faut en croire la tradition, à un miracle de saint Maurand, qui descendit du ciel pour protéger la ville contre les attaques de Gaspard de Coligny. C'était le jour des Rois : pendant que les bourgeois étaient tout entiers aux plaisirs de cette fête, les troupes de Coligny, protégées par

l'obscurité de la nuit, s'avancèrent silencieusement vers les remparts, les escadèrent, et allaient s'emparer de la cité... lorsque la lance du saint renversa les premiers assiégeants et donna aux Douaisiens le temps de se réunir pour repousser leurs agresseurs.

Louis XIV s'empara de Douai en 1667. Cette ville lui fut ensuite cédée par le second article de la paix d'Aix-la-Chapelle en 1668. Prise par les alliés en 1710, après cinquante-quatre jours de tranchée ouverte, Albergotti, qui l'avait défendue, en sortit le 24 juin avec tous les honneurs de la guerre. Après la mémorable victoire de Denain, remportée par le maréchal de Villars, en 1712, les Français reprirent Douai, qui devint définitivement, en vertu du traité d'Utrecht, une des villes de France.

En 1562, Philippe II, roi d'Espagne et comte de Flandre, avait créé à Douai une université qui jouit, pendant ses deux siècles d'existence, d'une haute renommée. Ce corps enseignant entretenait dans cette ville le goût des lettres et des sciences, leur donna une impulsion salutaire, et contribua à répandre sur plusieurs classes de la société une teinte d'élégante urbanité qui a valu à cet ancien sanctuaire des connaissances humaines le glorieux surnom d'*Athènes du Nord*.

AUGUSTE AMIC.

BIBLIOGRAPHIE.

Les Césars, par M. le comte Franz de Champagny.

Troisième article.

Comme César, Auguste était mort sans laisser de fils, et ce fut son gendre, Tibère, qui lui succéda. Qu'était-ce que Tibère, cet homme dont le nom projette une secrète frayeur à travers les âges? M. de Champagny répond à cette question par

un aperçu puisé à toutes les sources de l'histoire.

« Le caractère de cet homme n'est pas facile à comprendre. Il me semble que Tacite le fait trop habile. Le secret de sa vie, comme celui de tous les tyrans, c'est, je crois, la peur. Malgré la profonde habileté qu'on lui suppose, nous le voyons toujours hésitant, craintif, se méfiant de tout et de tout le monde; ne se décidant

à rien, ni à interroger un prisonnier, ni à donner audience à un ambassadeur ; revenant sur ce qu'il a fait, défendant de sortir de Rome, à l'homme auquel il vient de donner une charge dans les provinces.

» Le temps de sa jeunesse, Tibère le passe à se faire petit pour ne pas inspirer de crainte ; il répudie une femme qu'il aime, pour épouser une fille d'Auguste, la célèbre Julie. Il s' imagine offusquer les petits-fils d'Auguste, et se décide à quitter Rome ; on s'oppose à son départ, il reste quatre jours sans manger ; de pitié, on le laisse partir : il n'embrasse ni femme ni enfants, et ne dit point adieu à ses amis. En route (voyez le mélange d'ambition et de peur !) il apprend qu'Auguste est malade... il s'arrête ; Auguste rétabli, il continue sa route. Il va à Rhodes, s'y fait tellement méprisable, qu'après avoir voulu l'empêcher d'en sortir, l'empereur finit par le condamner à y rester ; il y vit avec les Grecs, ne porte plus la toge, ne monte plus à cheval, abandonne l'exercice des armes, ne voit aucun des voyageurs qui demandent à le visiter, et supplie enfin Auguste de mettre un gardien auprès de lui, pour surveiller ses actions et s'assurer qu'il ne conspire pas.

» Mais avec cette humilité, il y avait en lui une dureté de mœurs qui ne se dissimulait pas. Il était de la famille Claudia, race sévère, en qui la raideur aristocratique était héréditaire. S'il n'avait point l'orgueil de ses aïeux, il avait au moins leurs manières sombres et refrugnées ; il savait tout feindre, excepté l'affabilité et la grâce... « Je plains le peuple romain, disait Auguste en mourant, il va être broyé sous de bien lentes mâchoires. »

Cependant les premières années du règne de Tibère furent assez supportables, particularité que l'on remarque, du reste, chez un grand nombre d'empereurs romains : Caligula fut le bien-aimé du peuple ; Néron, au début de sa carrière, n'était que clémence et douceur, et Dieu sait

quelle fin était réservée à Titus, s'il eût vécu assez pour laisser monter à son cerveau les vertiges de l'absolu pouvoir ! Quoi qu'il en soit, Tibère, « après avoir bien prié pour qu'on ne le forçât pas à devenir César, semble prendre à tâche d'être aussi peu César que possible. Le sénat surtout, qui lui faisait le plus de peur, fut le souverain auquel il parut soumettre toutes ses actions, lui renvoyant toutes les affaires, le consultant sur tout, l'encourageant à la liberté, parlant (sans que personne y crût) de rétablir l'ancienne république ; appelant les sénateurs « ses maîtres ; » cédant le pas aux consuls, refusant tous les honneurs, ne voulant pas être seigneur, pas même Dieu... Quant au peuple, lui jetant, pour se populariser, le nom d'Auguste à la tête ; citant les paroles, adorant les traces, imitant les exemples d'Auguste..... diminuant les impôts, surveillant les préfets, ne faisant rien pour la seule armée dont les légions étaient loin, dispersées au nord et à l'est, séparées les unes des autres par des déserts, et que, par conséquent, il ne craignait pas. »

» Tacite rend justice à cette administration, jusqu'à l'époque de la mort de Drusus (fils de Tibère). Si tout cela ne dura point, c'est que Tibère n'était pas seulement effrayé du sénat, du peuple, des provinces et de l'armée, mais il y eut toujours un homme que ce grand trembleur craignit par-dessus tout : je veux dire son successeur... Auguste était à peine mort, quand son petit-fils Agrippa fut tué en prison ; le nouvel empereur protesta qu'il n'était pour rien dans ce meurtre, et l'on n'en parla plus. Mais après Agrippa vint un autre rival, Germanicus, le neveu de Tibère qui, un peu malgré lui, en avait fait son fils adoptif. Tibère en eut tellement peur, qu'au commencement de son règne il se fit malade pour que Germanicus prît patience.

» Sa bonne fortune le délivra de ce rival (an 19) au moment où il devenait

effrayant de popularité ; où, bien venu des soldats et du peuple, il faisait un voyage triomphal dans les provinces, et avait conquis la faveur de l'Orient... Il mourut... le peuple, fou de douleur, qui comprenait Tibère à travers sa dissimulation et sentait ce qu'il allait être, une fois délivré de la crainte respectueuse que lui inspirait son neveu, lui criait pendant la nuit : Rends-nous Germanicus ! »

Germanicus laissait des enfants, confiés à la garde de leur mère, Agrippine, véritable matrone romaine, chaste, sévère, orgueilleuse, se séparant, par la fidélité de son veuvage, des autres femmes de la famille des Césars ; cultivant avec un soin antique les souvenirs que le peuple avait gardés de son mari, elle était la véritable protectrice et la force politique des six enfants que Germanicus avait laissés. Les enfants à leur tour importunèrent ; la délation les environna et transforma en crimes toutes leurs actions ; au bout de quelques années, Néron (l'ainé) fut exilé et mourut dans l'île Pontia, où fut martyrisée plus tard une autre fille des Césars (sainte Flavie Domitille), et Drusus, son frère, privé d'aliments, vécut neuf jours de la boure de son matelas. Agrippine se donna la mort, Caïus survécut et fut le successeur de Tibère.

C'était de loin que le vieil empereur frappait ces coups ; il avait quitté Rome et habitait l'île de Caprée. « Accoutumé à la terreur universelle, bien enfermé dans sa retraite, alléché par le sang qu'il avait goûté, il n'eut plus de frein ni de mesure. Des enfants de neuf ans, selon Suétone, furent punis du dernier supplice ; le deuil devint matière à accusation. Les femmes, qu'il était plus difficile de condamner sous d'autres prétextes, furent poursuivies pour cause de douleur (*ob lacrymas*). Le palais de César fut un vrai coupe-gorge domestique. Il n'y eut guère d'esprit de famille chez les rois avant le christianisme.

« En présence de tels faits, la vie privée

de cette époque, autant que nous pouvons la connaître, nous semble marquée d'une tristesse profonde ; à travers une passion du luxe qui tenait du délire, des plaisirs frénétiques, on savait qu'avant le lendemain matin, un petit billet d'un accusateur à Tibère ou de Tibère au sénat pouvait vous conduire à une mort ignoble dans le cachot infect de Jugurtha. Le suicide, qui était la grande ressource contre Tibère, paraissait la grande ressource contre la société elle-même. Tant de morts volontaires appelées et savourées avec bonheur par des proscrits, dans le Forum, dans le sénat, dans la prison, partout où ils pouvaient, accoutumèrent aisément Rome à ce genre de courage qui se fait si facilement imiter. Ce n'était pas seulement danger présent, malheur personnel ; c'était : ennui de la vie... tel était le mot consacré. Ainsi, Cocceïus Nerva, ami et commensal du prince, illustre dans la jurisprudence, inattaqué par les délateurs, se laissa mourir de faim, Tacite le dit... à cause de la profonde tristesse que lui inspirait son époque.

» Mais venons-en au chef de toute cette terreur, au grand moteur de toutes ces craintes, et en même temps, au plus grand trembleur de tout cet empire. Voyons d'un peu plus près ce que la tyrannie faisait de ce tyran... Au sein de la mer de Naples, à trois milles du rivage, vis-à-vis des belles côtes de la Campanie, s'élevait Caprée, prison au dehors, au dedans lieu de délices, rocher escarpé au sommet duquel s'apercevait le faite de douze villas construites par Tibère en l'honneur des douze grands dieux ; les thermes, les aqueducs, les arcades qui servaient de pont au-dessus des vallées... Si, à travers les gardes et les espions, au risque de la vie, vous pénétrez dans cette sûre et délicieuse retraite, si vous arrivez jusqu'à l'empereur, vous trouvez un hideux vieillard, chauve, courbé, taciturne, plein de disgrâces et de hauteur ; couché à table, achevant de s'eni-

vrer, discutant avec les grammairiens, ses bons amis, sur les cheveux de Phébus ou l'âge des coursiers d'Achille, ou bien parlant bas et gravement à Thrasyllé, qui, la nuit venant, montera sur la tour pour étudier les astres.

» Le prince est triste : une lettre du roi des Parthes lui arrive, dans laquelle ce souverain, mal civilisé, lui écrit : « Tu es un monstre, le meurtrier de ta famille ; la plus belle action que tu puisses faire, c'est de te tuer. »

Tibère se meurt. Sa santé, longtemps conservée, cède enfin aux excès qui ont rempli sa vie... mais s'il souffre, s'il est triste, s'il est déchiré de remords, il les cachera. « Rapportez les tables, dit-il, versez le vin, le festin n'a pas duré assez longtemps !... »

Personne ne doit soupçonner ce qui se passe, ni dans cette âme, ni dans ce corps. La lugubre histoire de ce prince finit d'une manière mystérieuse. « Il était sur le continent lorsqu'il apprit que des accusés dénoncés par lui-même venaient d'être renvoyés libres sans avoir été entendus (an 37). Cette velléité d'indépendance du sénat lui causa une étrange colère ; il se hâta de retourner à Caprée, retraite sûre d'où il frappait ses coups, mais la maladie ne le lui permit pas. Les uns disent qu'un poison lui fut donné ; les autres, qu'au retour d'une défaillance, la nourriture lui fut refusée... Le récit de Sénèque a quelque chose de dramatique... Se sentant mourir, il ôta son anneau et le tint quelque temps en main, comme pour le donner à un autre, puis le remit au doigt, et resta longtemps immobile, la main gauche fermée, puis, tout à coup il appela.... personne ne lui répondit ; il se leva... les forces lui

manquèrent, et il tomba au pied de son lit.

Dans tous ces récits, il y a une chose remarquable, c'est la servilité envers l'homme tant qu'il a espérance de vivre ; l'abandon quand sa mort est certaine... Selon le récit de Tacite, on assassina Tibère en tremblant, pendant que Caligula, qui s'était déjà presque proclamé empereur, restait pâle et stupéfait en apprenant son retour à la vie. Macron, le favori de Tibère, le successeur de Séjan et le secret allié de Caligula, Macron ne dit qu'une chose : « Jetez-moi un matelas sur ce vieux bonhomme, et retirez-vous. »

Voilà le récit le plus probable de la mort de Tibère.... La joie fut grande à Rome... Plus tard, Caligula fut pleuré ; on porta des fleurs sur la tombe de Néron ; mais pour Tibère, le peuple voulait qu'on le jetât dans le Tibre... il y avait dans l'âme dépravée de ses deux successeurs quelque coin plus humain et plus tendre par où d'autres âmes s'étaient attachées à eux : il n'y avait rien de cela chez Tibère, âme toujours déflante, qui repoussait toujours et n'attirait jamais.

Le gouvernement de Tibère vécut après lui ; personne ne songea à des institutions nouvelles ou à un retour vers les anciennes lois de la république. Ce que César, Auguste et Tibère avaient créé subsista, et, sans aucune peine, Caius Caligula, enfant en démençe qui aurait eu besoin d'un curateur, recueillit leur héritage.

Le salut se préparait cependant pour Rome et pour le monde ; il y avait quatre ans que Jésus-Christ l'avait acheté de son sang sur le bois de la croix, et ses disciples commençaient à en répandre la Bonne Nouvelle dans l'univers.

M^{me} EVELINE RIBBECOURT.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LAVORO.

I

I doveri della donna sono sacri, poichè le vengono imposti dal Creatore, dalla natura e dalle leggi sociali. Beata colei che li conosce!

II

È anche dovere della donna lo accudire alla domestica economia, regolare le minute spese, invigilare sulla buona condotta de' servi, e distribuir loro il lavoro. Arricchire la mente di utili conoscenze, massime di quelle che più giovano al buon governo delle famiglie; conoscere il prezzo de' commestibili e delle manifatture, è dunque necessario per la fanciulla che vuol divenire massaja.

III

Cercate di farvi abili ne' lavori del vostro sesso, dai più grossolani ai più raffinati. Malamente può regolare una casa colei che non sa adoprare le mani in ogni domestico bisogno. *Chi non sa fare, non sa comandare*: ponetevi bene in mente questo proverbio.

IV

La moda d'oggi vuole che le gentili donzelle si occupino nel far fiori artificiali, in ricami di tappezzeria, ed in altre galanterie che adornano poi le loro persone e le camere sceleratamente addobbate. Belli veramente sono quei lavori, ed esigono destrezza ed ingegno per condurli a perfezione; ma non sono di niuna utilità, e costano del danaro assai, perchè le materie che in essi si adoprano ci vengono da oltremonte. Parmi, adunque, che il dedicarsi al tutto debba riserbarsi alle sole agiate. Non è però male che ogni fanciulla sappia ugualmente eseguirli, sia per occupare piacevolmente qualche ora d'avanzo sia per insegnarli ad altre: nessuna però deve per essi trascurare i meno eleganti ma più utili lavori, che giovano nella domestica economia.

V

Prima fra le arti destinate alle donne è il filare. La donna forte della quale Salomone scolpiva l'eterno ritratto nelle sacre carte cercava la lana e 'l lino, e le sue dita prendevano

LE TRAVAIL.

I

Les devoirs de la femme sont sacrés, puisqu'ils lui sont imposés par le Créateur, par la nature et par les lois de la société. Heureuse celle qui les connaît et les remplit!

II

C'est le devoir d'une femme de s'appliquer à l'économie domestique, de régler les différentes dépenses de sa maison, de veiller à la bonne conduite des domestiques et de leur distribuer l'ouvrage. Enrichir son esprit de connaissances utiles, de celles surtout qui facilitent le bon gouvernement des familles; connaître le prix des denrées et des étoffes, tout cela est donc nécessaire à la jeune fille qui veut devenir une bonne ménagère.

III

Cherchez à devenir habiles dans les travaux de votre sexe, depuis les plus grossiers jusqu'aux plus recherchés. Celle qui ne sait pas occuper ses mains à toute espèce de besogne domestique doit mal régler sa maison. *Qui ne sait pas faire ne sait pas commander*: mettez-vous bien ce proverbe dans l'esprit.

IV

La mode du jour veut que les femmes de qualité s'occupent à faire des fleurs artificielles, de la tapisserie, et autres fantaisies qui ornent ensuite leur personne ou les appartements meublés avec recherche. Ces ouvrages sont vraiment gracieux, et ils exigent de l'adresse et de l'intelligence pour être parfaitement exécutés; mais ils ne sont d'aucune utilité et coûtent assez cher, parce que les matériaux qu'on y emploie nous viennent d'au delà des monts. Il me semble donc qu'il doit être réservé aux jeunes filles riches, seules, de s'en occuper assidûment. Il n'est pas mauvais, cependant, que toutes sachent également les exécuter, soit pour occuper agréablement quelques heures de loisir, soit pour les enseigner aux autres: nulle ne doit pourtant abandonner pour cela les ouvrages moins élégants, mais plus utiles, qui servent à l'économie domestique.

V

Parmi les arts destinés aux femmes, le premier est celui de filer. La femme forte dont Salomon esquisse le portrait dans les saintes Écritures, recherchait la laine et le lin, et ses

il fuso. Le matrone romane non vestivano fuorchè schiette lane con le loro mani filate e tistute. Ora poche fanciulle civili imparano a filare, e l'uso della conocchia è riserbato alle donne del contado, alle serve ed alle povere. Sia pur così, poichè altri costumi, altri bisogni danno nel l'odierno inciviltamento altre occupazioni alla donna. Tuttavia è necessario che le fanciulle sappiano distinguere le varie qualità dei lini delle canape e dei migliori filati, che ne conoscano i prezzi, e che sappiano scegliere i più adatti per le varie tele che possono farsi lavorare dalle nostre tessitrici. La buona qualità e la quantità delle biancherie è essenzialissima per la nettezza e salute delle famiglie; ed è questa incumbenza generalmente affidata alle donne. Male, dunque, sapranno supplire a ciò quelle che ignorano affatto l'industria nazionale in questa maniera di manifatture.

VI

Niuna fanciulla sdegni d'imparare a cucire, rimandare e stirare le biancherie, abbia pure il modo di far fare questi lavori dalle fantesche, essa deve a loro insegnarled invigilarne la compi la esecuzione. Il ben conservare le biancherie manomesse porta a fin d'anno un utile grandissimo; e qui cade in acconcio un altro proverbio dattato ai nostri vecchi dalla esperienza : *Meglio rimandare un giorno che filare un anno.*

VII

Merita lode la fanciulla che sa aggiustarsi da sè le vesti, e che non ha d'uopo di ricorrere per ogni minuta parte del suo abbigliamento all'opera degli artieri. Gran risparmio è questo, se si considera che il valore della stoffa di un abito viene talvolta quasi uguagliato da quello della fattura.

VIII

Cominciate di buon'ora, o fanciulle, a tenere con ordine e pulitezza le robe vostre. Questa lodevole abitudine vi renderà più facile il mantenere, quando a voi spetti, ordinate e pulite le masserizie di una casa.

IX

La prosperità degli stati viene dalla prosperità delle famiglie; e la prosperità delle famiglie viene in parte dalle donne: quindi esse influiscono grandemente nel ben essere civile e morale delle nazioni.

LUIZA AMALIA PALADINI.

(Manuele per le giovinelle italiane.)

doigts tenaient le fuseau. Les matrones romaines ne portaient que de simples étoffes de laine, filées et tissées de leurs propres mains. Peu de jeunes filles des villes apprennent maintenant à filer, l'usage de la quenouille est réservé aux femmes de la campagne, aux servantes et aux pauvres. Qu'il en soit donc ainsi, puisque d'autres usages, d'autres besoins, donnent, dans la civilisation actuelle, d'autres occupations aux femmes. Cependant il est nécessaire que les jeunes filles sachent distinguer les différentes qualités des fils de lin et de chanvre, s'ils sont plus ou moins bien filés, qu'elles en connaissent les prix et qu'elles sachent choisir les plus propres aux différentes toiles qu'on peut faire travailler par nos tisserands. La bonne qualité et l'abondance du linge sont très-essentiels pour la propreté et la santé des familles, ce soin est généralement confié aux femmes. Celles qui ignorent entièrement cette industrie nationale, sauront mal y suppléer d'une autre manière.

VI

Qu'aucune jeune fille ne dédaigne d'apprendre à coudre, à raccommoder, à repasser le linge, lors même qu'elle a le moyen de faire faire ces ouvrages par les domestiques. Elle doit les leur enseigner et veiller à leur exécution parfaite. Bien conserver le linge porte à la fin de l'année un très-grand profit; et ici figure à propos un autre proverbe dicté aux vieillards par l'expérience : *Il vaut mieux raccommoder un jour que de filer un an.*

VII

La jeune fille qui sait ajuster elle-même ses vêtements, et qui n'est pas forcée de recourir pour tous les petits détails de son habillement, à l'aide des ouvrières, mérite des louanges. C'est une grande économie, si l'on considère que la valeur de l'étoffe d'une robe est souvent presque égalee par celle de sa façon.

VIII

Commencez de bonne heure, ô jeunes filles, à tenir vos affaires avec ordre et propreté. Cette louable habitude vous rendra plus facile, quand le moment en sera venu, de maintenir l'ordre et la propreté dans vos maisons.

IX

La prospérité des états vient de la prospérité des familles, et la prospérité des familles vient en partie des femmes: par là elles ont une grande influence sur le bien-être civil et moral des nations.

JULIE DE HULSEN.

(Manuel pour les jeunes filles italiennes.)

UNE ANTIPATHIE,

OU

EN TOUTES CHOSES IL FAUT CONSIDÉRER LA FIN.

PROVERBE EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

FLAVIE HAUTERIVE, orpheline, 18 ans.
BATHILDE, sa cousine, 18 ans.
ANTOINETTE LEGRAND, fille d'un fermier,
17 ans.
ELISE, sa sœur, 7 ans.
HERBAUT, intendant de Flavie.
GERTRUDE, vieille paysanne.

ACTE PREMIER.

La scène représente une classe de jeunes filles.
Bancs, pupitres, cartes, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLAVIE, BATHILDE, *entrant par deux côtés différents.*

BATHILDE. Comme tu as l'air gai !

FLAVIE. Comme tu as l'air triste !

BATHILDE. Que veux-tu ? je ne m'en défends pas : quitter cette maison où nous avons été élevées, où tant d'heureuses années, tant de bonnes et studieuses journées, se sont passées pour nous, m'est chose fort pénible. Voilà donc une époque de notre vie terminée, absolument terminée, elle n'est plus à nous que pour le compte que nous devons en rendre.

FLAVIE. Je t'admire !... les sept sages de la Grèce ne diraient pas mieux... Tu moralises à merveille, ma chère, mais jamais tu ne viendras à bout de me convaincre que le jour où nous quittons ce maussade logis doit être pour nous un jour de deuil et de mélancolie.

BATHILDE. Que veux-tu ?... c'est que nous sentons différemment.

FLAVIE. J'examine la question, et je vois que demain, oui, demain juste... j'aurai dix-huit ans. Émancipée par arrêt du tribunal, en raison de la dernière volonté de mon père, j'entre en possession de ma fortune ; aujourd'hui, petite pensionnaire, demain, dame châtelaine... y a-t-il là de quoi se désoler ?

BATHILDE. Il y a au moins de quoi craindre.

FLAVIE. Quoi donc, s'il te plaît ?

BATHILDE. Que sais-je ? l'indépendance, le manque de conseils et de frein... Si je me voyais à ta place, vois-tu, je craindrais tout... à commencer par moi-même.

FLAVIE. Je te reconnais là, prudente cousine. Mais n'aie pas peur, je saurai bien, avec les bons conseils de ton père, administrer ma fortune, puis, dans le monde, ayant ma tante pour chaperon, et toi-même à mon côté, je ne craindrai pas les imprudences.

BATHILDE. J'en suis sûre... cependant, à ta place, je craindrais mes caprices, s'ils étaient livrés à eux-mêmes... tu as des sentiments bien vifs, bien prime-sautiers....

FLAVIE. Comment cela ?... un exemple ! comme dit la maîtresse de grammaire.

BATHILDE. Mais... tiens ! le sentiment que tu éprouves contre Antoinette te semble-t-il bien raisonné ?

FLAVIE. Raisonné... instinctif... tout à la fois... on ne commande pas à un pareil mouvement, c'est de belle et bonne antipathie, aussi involontaire qu'un soubre-

saut nerveux, et aussi justifiée, d'ordinaire que le sentiment le plus explicable que tu puisses ressentir toi-même.

BATHILDE. Mais enfin... que t'a-t-elle fait ?

FLAVIE. Rien ! et tout... Elle me déplaît : ton, figure, démarche, tout en elle m'agace... En outre, ne puis-je pas trouver étrange que *mon* fermier, l'homme qui fait valoir *mes* terres, mette sa fille dans la même pension que moi ?

BATHILDE. Je ne vois pas de mal à cela, puisqu'on désire qu'Antoinette, l'aînée d'une nombreuse famille, mette à profit l'éducation qu'elle a reçue dans cette maison, et se dispose aux fonctions d'institutrice. Les sacrifices qu'ont dû faire ses parents, et auxquels elle a dignement répondu, me semblent bien louables.

FLAVIE. Je vois que tu ne me comprends pas....

BATHILDE. Non, je l'avoue. Je comprends l'attrait, la sympathie qui nous entraîne vers un être gracieux et bon ; mais l'antipathie qui s'élève en nous, non contre les méchants, non contre les gens rustres et brutaux, mais contre une créature aimable, douce, instruite, je ne puis la comprendre autrement que comme un produit de la mauvaise nature, du *vieil homme*, que tous nos efforts devraient combattre.

FLAVIE. Comment combattre un mouvement toujours involontaire?.... Mais, tiens ! cessons de moraliser, allons surveiller l'arrangement de nos malles.... Aussi bien, voilà cette ennuyeuse Antoinette. (*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

ANTOINETTE, seule.

Mademoiselle Flavie s'en va... j'aurais bien voulu lui parler ; cette lettre m'inquiète horriblement. Relisons-la. (*Elle tire une lettre de sa poche et lit.*)

« Chère fille,

» Tu nous demandes des nouvelles de la famille ; je voudrais bien qu'elles fussent meilleures, mais telles qu'elles sont, je veux te les communiquer, car m'est avis qu'entre une mère et sa fille, la confiance doit être entière. D'ailleurs, mon enfant, j'ai l'espoir que nos revers augmenteront ton courage au lieu de le diminuer, et que tu seras plus forte en voyant combien tu peux nous être utile. Je te disais dans ma dernière lettre que ton bon père était bien souffrant ; son état n'est pas amélioré, il souffre beaucoup d'esprit et de corps. Ses inquiétudes ajoutent à ses douleurs, car nos pauvres affaires ne prospèrent pas ; nous devons une année de fermage, année bien lourde ! d'autres dettes encore nous accablent, car tu sais que les grains sont depuis longtemps en baisse, et que nous avons subi deux épizooties qui ont dévasté nos étables. Si ton bon père se rétablit, nos affaires se rétabliront aussi, car tu sais combien il est habile et laborieux. Je compte sur toi, chère fille, sur tes bons soins, pour accélérer la convalescence de mon bon mari, de ton excellent père. » (*S'arrêtant.*) Ah ! mes soins ne lui feront pas défaut ! Nous conspirerons à deux, maman et moi, contre la maladie... Poursuivons...

« Tu donneras quelques leçons à tes frères et sœurs, tu te perfectionneras toi-même, afin que, s'il le faut, tu puisses tirer parti de tes talents. Mais si le bon Dieu permettait que nos affaires allassent bien, nous pourrions te garder, et ce serait le vœu le plus cher de mon cœur. Si ton papa se rétablit, et si, comme je l'espère, nous renouvelons le bail de la ferme, nous pourrions vivre et payer. Tâche de te faire aimer de mademoiselle Flavie, non-seulement parce que nous dépendons d'elle, mais surtout parce que ton père aimait beaucoup le sien, et qu'il faut conserver ces héritages de famille.

» Adieu, chère enfant ; je me suis dis-

traite de mes soucis en t'écrivant; fasse le ciel que tu ne les ressenties pas trop vivement! Adieu, et mille tendresses.» (*Essuyant ses yeux.*) Ma bonne mère! que je voudrais soulager ses peines! Elle me dit de faire amitié avec Flavie... mon Dieu! je le veux bien, mais Flavie, le veut-elle? elle paraît si froide et si fière!... je la crains... cependant, puisque mes parents le désirent, je tâcherai de lui être agréable... La voici.

SCÈNE III.

FLAVIE, ANTOINETTE.

FLAVIE, *d'un ton très-sec.* Vous voilà, Antoinette, je vous croyais déjà partie.

ANTOINETTE, *timidement.* Non, mademoiselle Flavie, j'attends la carriole que maman m'annonce dans le post-scriptum de sa lettre.

FLAVIE, *de même.* Sa lettre! je ne croyais pas que votre mère sût écrire. De son temps, on n'élevait pas les fermières dans une pension à la mode.

ANTOINETTE. Elle m'annonce une bien triste nouvelle. Papa est fort malade.

FLAVIE. Vous dites?

ANTOINETTE. Papa est fort malade.

FLAVIE. Ah! le bonhomme Legrand! Et après, quelles sont les autres nouvelles?

ANTOINETTE, *prête à pleurer.* Mon Dieu! mademoiselle! C'est là ma seule nouvelle, à moi, et je pensais... j'espérais que vous y auriez pris intérêt, car vous savez combien mes parents vous aiment... Je voulais même vous recommander...

FLAVIE, *avec hauteur.* Quoi donc?... ma chère!

ANTOINETTE. Le bail échoit bientôt.... mes parents désirent le renouveler... Si j'osais vous prier de leur être favorable...

FLAVIE. Voilà une étrange idée! que votre père s'adresse à mon notaire, et nous verrons ensuite...

ANTOINETTE. Un mot de vous, chère Flavie!

FLAVIE. C'est une insistance fatigante et dont je vous prie de me faire grâce. Suis-je ici pour débattre des intérêts d'argent?... Mais voilà Bathilde, elle vient sans doute me chercher.

SCÈNE VI.

BATHILDE, LES MÊMES.

BATHILDE. La voiture est à la porte, avec mademoiselle Morel, notre chaperon. Viens-tu?

FLAVIE. A l'instant.

BATHILDE. Adieu, ma bonne Antoinette. (*Elle l'embrasse.*)

ANTOINETTE. Adieu, chère Bathilde.

BATHILDE. Au revoir! car nous nous reverrons au château.

FLAVIE, *avec impatience.* Allons donc, cousine, je t'attends! (*Elles sortent.*)

ANTOINETTE, *seule.* O mon Dieu! que j'éprouve de peine! Flavie m'est hostile, je le vois bien, et mes parents dépendent d'elle! Je retourne vers eux, mais avec mille cruelles inquiétudes au fond du cœur. (*Elle sort.*)

ACTE II.

Le théâtre représente le salon d'une maison de campagne appartenant à Flavie.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLAVIE, *seule.*

C'est vraiment une belle chose que d'être maîtresse de maison. Commander, diriger, régler des comptes, dépenser de l'argent, cela vous donne de la dignité, de l'aplomb... et il me semble que je ne réussis pas mal dans ce nouveau rôle.... Herbaut m'ennuie bien un peu, lorsqu'il vient me parler de baux, d'emphytéose, d'arrentement, il faut que j'aie l'air de le comprendre, alors même que je n'y entends mot... mais patience! à force de l'entendre, peut-être finirai-je par comprendre ce grimoire... En attendant :

Je vais donner une heure aux soins de mon
[Empire,

au jardin, à la laiterie, puis, je reviendrai ici, où Herbaut doit me trouver. Ne pourrait-on pas dire de moi, comme de Victoria : *La reine a travaillé avec son premier ministre ?*... (Elle sort.)

SCÈNE II.

HERBAUT, portant des papiers.

Notre jeune dame va venir... préparons nos paperasses... Voici la lettre du notaire, la copie de l'acte de bail et les propositions par écrit de Norbert... elles sont avantageuses, ces propositions ; pour mademoiselle d'abord, pour moi ensuite... un denier-à-Dieu de deux mille francs, si je lui fais obtenir la ferme... On criera dans le pays en voyant partir les Legrand, ces anciens fermiers ; mais que m'importe ?

n'y avait pas moyen de faire affaire avec eux, toujours raides, toujours fiers, toujours à cheval sur les grands principes. Les grands principes ne sont pas de monnaie courante, et on le leur fera bien voir... Mais voici mademoiselle.

SCÈNE III.

FLAVIE, HERBAUT.

FLAVIE. Bonjour, Herbaut.

HERBAUT. Mademoiselle, me voici à vos ordres pour régler quelques petites affaires. (Ils s'assoient.) Voici le bordereau de mes recettes... J'ai dû laisser en blanc le fermage de M. Legrand, et je crois bon de faire observer à mademoiselle que ce fermier se trouve en arrière d'une année, et qu'on croit dans le public ses affaires bien obérées... cependant, il demande un renouvellement de bail aux mêmes conditions. D'une autre part, un compétiteur se présente...

FLAVIE. Qui donc cela ?

HERBAUT. Un jeune homme qui paraît fort entendu en agriculture ; il se nomme

Norbert Dupré... Voici sa lettre... (Flavie la lit.)

FLAVIE. Il offre trois mille francs de plus par année.

HERBAUT. Belle offre, bien consciencieuse... il sait ce que valent ces terres... Qu'en pense mademoiselle ?

FLAVIE. Mon Dieu ! Herbaut, je ne demanderais pas mieux... mais ces Legrand...

HERBAUT. Eh bien ! mademoiselle ?

FLAVIE. Mon père me les a tant recommandés...

HERBAUT. Monsieur les a recommandés comme de bons serviteurs... mais dès qu'ils cessent de payer, ils cessent d'être recommandables... c'est mon opinion.

FLAVIE. Ils seront ruinés !

HERBAUT. Est-ce que ces gens-là se ruinent ? Je suis un serviteur dévoué, mademoiselle, et voyant d'un côté toute perte et de l'autre tout avantage, je ne puis pas hésiter...

FLAVIE, à part. Je ne verrai plus cette ennuyeuse Antoinette. (Haut.) Eh bien, Herbaut, je me range à votre avis : écrivez à M. Norbert que j'accepte ses offres, et priez mon notaire de préparer le contrat... je le signerai après-demain.

HERBAUT. Je vais exécuter les ordres de mademoiselle. (A part, en sortant.) Vivat ! deux mille francs de pris sur l'ennemi.

SCÈNE IV.

FLAVIE, seule ; puis BATHILDE.

FLAVIE. Voilà un coup de maître !... mais, que dira mon oncle ? Bah ! qu'importe ? ne suis-je pas la maîtresse ? suis-je encore en tutelle ? Libre de mes actions, je puis éloigner ceux qui me déplaisent ou qui nuisent à mes intérêts. Antoinette me déplaît, ses parents ne me payent pas, je les renvoie... la justice est de mon côté. (Bathilde est entrée pendant ce monologue.) Qu'en dis-tu, cousine ?

BATHILDE. Quin'est que juste, est dur ! voilà ce que je dis, et je pense que renvoyer tes vieux et fidèles fermiers pour un

peu d'argent dont tu n'as pas besoin... c'est là une action déplorable.

FLAVIE. Tu n'y entends rien, toi, une mineure ! Moi, c'est autre chose. Je commence à prendre le goût des affaires, et mon bon sens y voit clair... Laisse-moi donc agir... (*Elle va pour sortir.*)

BATHILDE. Où vas-tu donc ?

FLAVIE. Je vais m'habiller... A bientôt. (*Elle sort.*)

BATHILDE. Ma pauvre cousine ! ce n'est pas l'avarice dont elle se vante, sous prétexte de bon sens, qui l'anime contre les Legrand, c'est l'ancienne antipathie qu'elle a nourrie contre cette bonne Antoinette. Comment feront-ils ?

SCÈNE V.

BATHILDE, ANTOINETTE, ÉLISE, *ces deux dernières vêtues très-simplement.*

BATHILDE. Ah ! bonjour, Antoinette ; bonjour, petite Élise. (*Elle l'embrasse.*)

ANTOINETTE. Mademoiselle ! que je suis heureuse de vous rencontrer !... Vous m'obtiendrez un accueil favorable de mademoiselle Flavie... En vous voyant, je suis joyeuse, et j'espère.

BATHILDE. Ma pauvre amie, je ne sais si mon crédit est grand en ces parages. Mais que venez-vous demander à Flavie ?

ANTOINETTE. Hélas ! l'existence de mes parents : la prolongation de notre bail. Il expire dans quinze jours ; si nous le renouvelons, nous sommes sauvés... Nos récoltes sur pied sont magnifiques, nous les vendrons à un bon prix, si on nous laisse un peu de temps devant nous ; nous payerons notre arriéré, nous regarnirons nos étables ; nous pourrons, l'an prochain, amender quelques bouts de mauvaises prairies ; mademoiselle Hauterive verra s'augmenter le revenu de sa terre, et en regardant les toits de sa ferme, elle pourra se dire : Là sont des cœurs reconnaissants. Car mon père ne survivrait pas au malheur qui nous menace ; la décision de mademoi-

selle Flavie sera pour lui, sera pour nous un arrêt de vie ou de mort. (*Elle pleure, Élise la tire par sa robe.*)

ÉLISE. Ne pleure pas, ma sœur ; pourquoi mademoiselle Flavie nous ferait-elle du mal ?

ANTOINETTE. Hélas ! le sais-je ? nous sommes malheureux.... cela suffit pour qu'on nous accable !

BATHILDE, *lui serrant la main.* Ne le croyez pas, ma chère Antoinette ; il est des cœurs où le malheur seul fait naître l'amitié. Mais je vais faire demander ma cousine. (*Elle sort.*)

ANTOINETTE. Je tremble... Si Flavie me refuse, que deviendrons-nous ? Mon père malade, ma mère usée de travail, ces pauvres enfants n'auront donc plus que moi... et moi, que puis-je ? Mais Dieu me secondera, je l'ai tant prié pour ceux que j'aime.... Flavie, d'ailleurs, Flavie, si jeune, si heureuse, serait-elle inflexible ?

ÉLISE. Moi, ma sœur, j'ai bonne confiance... Maman et papa aimaient tant le père de mademoiselle Flavie, comment ne nous aimerait-elle pas ? J'aime ceux qui m'aiment, moi, papa, maman, toi, ma petite sœur, Turc, les pigeons, la poule blanche, et Minet, donc ! Je sais bien qu'on m'aime, j'aime aussi, et ne refuse rien à ceux que j'aime.

ANTOINETTE. Hélas ! plutôt à Dieu que Flavie raisonnât comme toi ! (*Bathilde rentre.*) Eh bien ! chère Bathilde ?

BATHILDE, *embarrassée.* Ma pauvre Antoinette, j'ai fait appeler Flavie... elle était au salon, avec des visites, et la femme de chambre m'a dit de sa part... (*Elle hésite.*)

ANTOINETTE. Achevez !... vous ne pouvez rien m'apprendre que je n'aie redouté à l'avance !...

BATHILDE, *baissant les yeux.* Sophie est venue me dire : Mademoiselle ne peut pas recevoir mademoiselle Antoinette ; Herbaut communiquera à M. Legrand la décision que Mademoiselle a prise.

ANTOINETTE. En ce cas, plus d'espoir !

ÉLISE. Holà! voilà M. Herbaut.... Allons-nous-en, ma sœur!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, HERBAUT.

HERBAUT. Mademoiselle Legrand, puisque je vous trouve ici, je veux bien vous prévenir que si, d'ici au 15, votre père n'a pas payé les termes échus, il aura chez lui les garnisaires. Je n'ai pas besoin de vous dire que la ferme est louée à un homme plus exact dans ses engagements.

BATHILDE, avec reproche. Herbaut!

HERBAUT. Je répète les expressions de Mademoiselle. Maintenant, votre serviteur. Mademoiselle Legrand, c'est pour le 15!

ANTOINETTE, s'affaissant sur une chaise. Oh! mes chers, mes malheureux parents!

ACTE III.

La scène représente l'intérieur d'une pauvre cabane; une table et quelques chaises de bois; le feu brûle dans lâtre. Antoinette, agenouillée près de la cheminée, fait chauffer un linge. Gertrude file au rouet.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINETTE, GERTRUDE.

GERTRUDE. Je m'en vas mettre un peu de bois au feu, car vos tisanes ne sont plus guère chaudes, mamzelle Antoinette.

ANTOINETTE. Que de peines nous vous donnons... bonne mère Gertrude!

GERTRUDE. De quoi?... par exemple? est-ce que je ne suis pas la femme de défunt votre maître berger? est-ce que je n'ai pas eu pendant vingt ans mon pain cuit, mon vin tiré chez vous? est-ce que votre bonne femme de mère, depuis que j'habite seule ici, ne m'a pas envoyé chaque hiver qui venait, ma provision de bois et de pommes de terre, comme à une reine, quoi?

ANTOINETTE. Ah! Gertrude, vous nous payez bien en un jour les quelques services que nous avons eu le bonheur de

vous rendre! Sans vous, aurions-nous trouvé un asile? Chassés de notre maison, dépouillés de tout.... où serions-nous allés?

GERTRUDE. Ma fine, je n'en sais rien, mais vous ne pouviez pas aller dans une maison où l'on eût plus de révérence pour vous. Si seulement votre digne homme de père pouvait aller un peu mieux.

ANTOINETTE. O ma bonne Gertrude! ce qui s'est passé lui a fait trop de mal! il est blessé au cœur, je le vois bien!

GERTRUDE. Faut faire venir M. le curé; il est si bon! pas grandier (1), risible avec tout le monde, parlable à toutes sortes de gens... il consolera notre maître.

ANTOINETTE. Oui, demain, j'irai le trouver.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES, ÉLISE.

ÉLISE, accourant. Ma sœur! maman demande le linge bien chaud pour envelopper les jambes de papa.

ANTOINETTE. Je cours le lui porter.

ÉLISE, se rapprochant de Gertrude. Bonne Gertrude, comprends-tu quelque chose à ce qui se passe? Pourquoi ne sommes-nous plus chez nous? ta petite maison n'est pas trop grande et nous voici tous installés chez toi... est-ce que nous ne pouvons plus retourner à la ferme, où il faisait si beau? Mon Dieu, que c'est triste!

GERTRUDE. Ma chère petiotte, le bon Dieu le veut comme ça; il faut dire comme dans le *Pater*: Que votre volonté soit faite! (*Pendant ce dialogue, le ciel s'obscurcit, on entend tomber la pluie sur les fenêtres.*)

ÉLISE. Et ce matin, de vilaines gens ont emmené toutes nos bêtes et porté tous nos meubles dans la grande prairie; là on criait: « A vingt francs! à trente francs! per-

(1) Pas fier, souriant à tout le monde, faisant bon accueil à toutes sortes de gens.

sonne ne dit mot?... adjudé! » J'entendais bien, et cela me faisait pleurer, car toutes les fois qu'on criait *adjudé!* je voyais partir quelque chose à nous... On a emporté ma petite table, ma petite commode, les plats d'étain de maman, la statue de la sainte Vierge de ma sœur, tout, tout... et Turc, on l'a emmené aussi; il se débattait, il pleurait, il voulait revenir à la maison... le garçon boucher a mis les petits veaux, les pieds liés, la tête en bas, sur sa charrette... les bonnes vaches qui nous connaissaient si bien sont parties aussi.... et puis le monde riait.... et nous pleurons... Cependant on s'est tu quand on a vu partir papa couché sur une civière... Ah! Gertrude! que c'est triste! est-ce que ce sera toujours ainsi?... Mais qu'est-ce qui vient là? (*Elle court à la fenêtre.*) Ce sont de belles dames...

GERTRUDE. C'est la pluie qui les amène.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTES, BATHILDE, FLAVIE.

FLAVIE. Bonne femme! pouvons-nous nous reposer ici, en attendant la fin de l'orage?

GERTRUDE. Bien volontiers, mamzelle. Asseyez-vous près du feu. Je m'en vas le faire flamber, car vos belles robes sont trempées.

BATHILDE. Ne prenez pas tant de peine, ma bonne amie; grâce à votre maison, nous voilà à couvert, cela suffit. Mais quelle est cette petite fille? il me semble que je la connais...

ÉLISE, d'un air honteux. Bonjour, mademoiselle Bathilde.

BATHILDE. Quoi, c'est vous, Élise? que faites-vous ici? où est votre sœur?

ÉLISE. Papa, maman, ma grande et ma petite sœur, nous sommes tous ici, et papa est bien malade... il est là, dans une petite chambre, sur un lit... c'est le lit de la bonne Gertrude... nous sommes bien mal, mais Gertrude est bien bonne.

GERTRUDE, la prenant sur ses genoux. Pauvre enfant! elle dit la vérité, mes chères demoiselles, son père est bien malade... mais qui ne le serait à sa place? Il y a un mois, il était un des gros fermiers du pays, chacun lui tirait son chapeau, il était même adjoint au maire, c'était un monsieur, quoi! et mieux... c'était la perle des honnêtes gens, un cœur d'or... Il avait perdu de l'argent; la maladie s'était mise sur ses bêtes, il devait un peu à droite, à gauche, mais la moisson allait arranger tout cela, car la moisson, c'est la rente que le bon Dieu envoie aux agriculteurs. Mais il avait compté sans sa propriétaire, une riche demoiselle qui demeure là-bas à ce grand château tout blanc... Il lui devait un an de loyer, elle a envoyé les huissiers, les garnisaires, toutes les herbes de la Saint-Jean; quand on a su cela dans le pays, les autres créanciers sont arrivés: ici, le marchand de chaux; là, le forgeron; puis, le vétérinaire; chacun avec des paperasses et du grimoire... On a annoncé la vente de l'avoinement de la ferme, et, en effet, ce matin, tout a été vendu, tout! mes chères demoiselles, jusqu'au dernier brin... vendu à vil prix... pour une bouchée de pain. Voilà les créanciers bien satisfaits! ils ont leur argent... mais ils ont ruiné un homme! qu'est-ce que je dis, ruiné? le digne M. Legrand en mourra!

FLAVIE, qui a écouté avec anxiété. Legrand!

GERTRUDE. Oui, mamzelle, Legrand, le fermier de la grande Mademoiselle. On dit que M. le curé est allé chez elle pour la prier, mais elle a refusé... elle est bien dure au pauvre monde! (*Flavie baisse les yeux.*)

BATHILDE. Et comment avez-vous reçu chez vous la famille de M. Legrand?

GERTRUDE. Ah! mamzelle, ils ont été bien bons, ils ont préféré ma maison, rapport à ce que je suis la femme de défunt leur maître berger; l'on a apporté ici ce bon M. Legrand, qui est dans les douleurs et dans les fièvres...

FLAVIE, avec douleur. Mon Dieu !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTES, ANTOINETTE.

ANTOINETTE, entrant. Gertrude !... (*Elle aperçoit Flavie et Bathilde.*) Que vois-je !... Mademoiselle, vous ici !

FLAVIE, avec les signes d'une extrême confusion. Antoinette, pourrez-vous jamais me pardonner ?

ANTOINETTE, froidement. Vous avez usé de votre droit, mademoiselle.

FLAVIE. Je ne savais pas alors que de remords j'accumulais sur mon cœur.... Qu'allez-vous devenir ?

ANTOINETTE. Ce qu'il plaira à Dieu... je travaillerai, mademoiselle.

FLAVIE, après avoir réfléchi un instant. Si j'osais encore... après vous avoir dépouillés... vous offrir un appui... Si vous daigniez... Antoinette ! ne me repoussez pas... je suis trop malheureuse !

ANTOINETTE. Hélas ! mademoiselle, que voulez-vous ?

FLAVIE. Réparer, si je le puis... Je ne sais comment... mais... dites seulement que vous me le permettez ?

ANTOINETTE. Au nom de mes parents, je dois accepter...

BATHILDE, leur prenant la main à l'une et à l'autre. La voiture va venir nous chercher ; venez, chère Antoinette, venez au château de ma cousine, votre père y recevra des soins qui hâteront son rétablissement... mon père vous aidera ; il vient

d'acheter une métairie qu'il veut confier à un homme intelligent... il sera bien heureux, j'en suis sûre, de pouvoir l'offrir à M. Legrand... Vous vous retrouverez, avant peu d'années, dans une position calme, prospère, et, délivrée de vos filiales inquiétudes, vous pourrez accorder quelque retour à l'amitié que nous vous portons...

FLAVIE, avec émotion. Ah ! Bathilde ! que je te remercie, d'avoir si bien exprimé ma pensée ! Acceptez-vous un asile chez moi, Antoinette ? (*ajoute-t-elle en lui tendant la main.*)

ANTOINETTE. Oui, mademoiselle ! avec reconnaissance, avec joie ! (*Elle lui baise la main, puis se tournant vers Bathilde.*) Ah ! mademoiselle, que vous êtes bonne !

ÉLISE, allant parler bas à sa sœur. Mademoiselle Flavie est donc devenue bonne tout à coup ? (*Sa sœur lui fait signe de se taire, et l'embrasse sur le front.*)

GERTRUDE, se levant et faisant une révérence à Flavie. Mamzelle ! que le bon Dieu vous inspire la charité pour les pauvres gens, afin que vous soyez bénie de tout le monde !

FLAVIE, avec émotion. Vos malheurs, chère Antoinette, touchent, je l'espère, à leur terme ; mais je n'oublierai jamais qu'un sentiment injuste, malveillant en a été la cause première, et prête à céder à mes antipathies, je me dirai :

En toutes choses il faut considérer la fin.

M^{me} ÉVELINE RIBBECOURT.

IL PALAZZO DELLA GIORNATA.

Pise est une ville faite tout exprès pour exciter à la méditation : son baptistère, sa tour penchée, sa belle cathédrale et surtout le célèbre *Campo-Santo* fournissent les sujets, tandis que les rues désertes permettent de marcher en rêvant et de travailler chez soi sans être importuné par les bruits du dehors.

Les quais sont un peu plus fréquentés, car les habitants, pour se promener *lungarno*, comme ils disent, par abréviation, cèdent volontiers leurs monuments aux étrangers.

En suivant les rives du fleuve, on remarque l'église de Maria della Spina, une petite merveille gothique, toute brodée à jour, et d'une rare perfection de proportions et de détails ; plus loin, les yeux se fixent sur une de ces vastes maisons que les Italiens appellent des palais. Ce n'est pas que ce bâtiment offre rien de particulier dans son architecture, mais on est frappé d'abord de son aspect abandonné : toutes les persiennes sont closes, l'herbe croît à l'entour, la porte massive repose comme une morte sur ses gonds rouillés, et, à cette porte, comme un sceau mystérieux, est suspendue une chaîne.

J'avais consulté le *Guide de Pise*, il ne me disait pas grand'chose sur cette singulière maison qu'on appelle *Il Palazzo della Giornata*. Je passais et repassais devant ces murs noircis, je les interrogeais sur le drame dont ils avaient dû être témoins, dans les temps reculés, et je m'étonnais presque de les voir insensibles et muets.

Le soir j'en parlai à mon hôtesse, la signora Galbano.

« Ah ! fit-elle d'un air contenu, voilà tout ce que je puis dire : è *il Palazzo della Giornata* (1).

— Mais de quelle journée?... Vous ne répondez pas... c'est donc un secret?... un secret qui date de quelques centaines d'années !

— Pourquoi pas ?

Poussée par mes questions et par mes prières, la signora Galbano se leva, ouvrit une armoire pratiquée dans la muraille et me remit un manuscrit sur parchemin.

« Lisez ! me dit-elle, mais donnez-moi votre parole de Française que vous ne parlerez pas de cette histoire, tant que vous habiterez l'Italie. »

Je fis volontiers la promesse que l'on exigeait de moi, et me retirai dans ma chambre, impatiente d'apprendre les mystères *della giornata*. Voilà ce que je lus :

« CECI EST L'HISTOIRE D'UNE FAMILLE NOBLE DE LA VILLE DE PISE.

Le vieux comte Belmonti était veuf de sa seconde femme et mettait toute sa consolation dans sa fille Angela.

Le comte avait pourtant un fils de son premier mariage, le chevalier Federigo, mais il n'habitait guère la maison paternelle, au moment où commence ce récit.

Un soir, le seigneur Belmonti était assis sous un énorme camélia qui ombrageait sa longue chaise de velours ; il était d'une pâleur extrême et sa poitrine paraissait oppressée, mais il souriait avec orgueil en regardant sa fille, très-sérieusement occupée à cueillir des figues pour les lui offrir.

Non loin de lui, appuyé contre un arbre, le jeune Rafaële della Riga regardait aussi du côté des figuiers et semblait profondément absorbé dans sa contemplation.

Angela était bien faite pour inspirer cette joie de père et cette admiration de jeune homme. Sa taille était souple et fine ; le coloris de son visage frais et léger, ses yeux, d'un bleu doux, avaient une

(1) C'est le Palais de la Journée, de la Battaille.

expression de candeur et de sensibilité qui leur donnait un charme indéfinissable, ses cheveux blonds et soyeux, qui tombaient sur ses épaules, avaient des reflets ravissants.

« Mon neveu ! venez un peu plus près de moi, » dit le comte, faisant un effort pour élever la voix, en s'adressant au jeune homme.

Rafaële parut sortir d'un songe, et vint docilement s'asseoir sur un petit banc de pierre, tout à côté du vieux seigneur.

« A quoi pensiez-vous, mon ami ? lui demanda le comte d'une voix propre à encourager une confiance.

— Je pensais à ma cousine, répondit naïvement le jeune homme.

— Et qu'en pensiez-vous, Rafaële ?

— Mais ce que tout le monde en pense : qu'elle est belle comme son nom.

— Elle est bien bonne aussi, della Riga, reprit le vieillard avec attendrissement ; ma fille, je puis bien l'avouer, est un modèle de piété filiale et de charité chrétienne, c'est l'humeur la plus égale et la plus douce, le caractère le plus docile et le plus charmant qui se puisse rencontrer dans toute l'Italie... elle a cependant un défaut.

— Un défaut ! interrompit della Riga en secouant la tête d'un air d'incrédulité.

— Oui, un défaut, un défaut très-réel : Angela est si craintive, si impressionnable, qu'il faut user envers elle des plus excessifs ménagements, et s'interdire les reproches les plus légers. Je crois que, de ma part, une réprimande l'eût tuée.

— Oh ! je savais bien qu'elle ne pouvait avoir un défaut, dit le jeune homme avec exaltation, ce que vous lui reprochez là, mon oncle, c'est de la délicatesse... de la sensibilité... de la distinction... c'est ce qui fait la poésie, le charme de la vie !

— C'est un tourment pour un père, et plus encore pour un mari... »

Le jeune homme soupira. « Pardonnez-moi, mon oncle, reprit-il, je ne puis être de votre avis.

— Voyons, Rafaële, là, vraiment, est-ce que vous accepteriez une femme avec de semblables délicatesses ?

— Elles feraient mon bonheur.

— Et vous auriez la patience, la prévoyance nécessaires pour ne pas les blesser ?

— J'en ferais mon étude, mon devoir, mon plaisir.

— Alors, della Riga, vous ne refuseriez pas la main de votre cousine ?

— O mon oncle ! vous me tentez, et vous savez que je ne suis qu'un pauvre gentilhomme, sans titres et sans fortune.

— C'est ce qui me donne le droit de faire les premières avances, contrairement à l'usage. Crois-moi, mon enfant, je ne l'aurais pas tenté s'il n'était en mon pouvoir de satisfaire tes vœux et ceux de ta mère ; car j'ai son secret depuis longtemps. »

Rafaële allait répondre, le comte ne lui en laissa pas le temps.

« Je vois, ajouta-t-il, ma fille qui vient à moi, avec ses deux petites mains toutes pleines de figues rouges. Laissez-nous, della Riga, afin que je puisse la prévenir plus librement. »

Rafaële s'éloigna.

« Viens, Angela, lui dit le comte, assieds-toi ici, sur la mousse, aux pieds de ton vieux père... Écoute-moi, et réponds en toute liberté. Angela ! reprit le seigneur Belmonti, tu ne hais pas Rafaële ?

— Pourquoi le haïrais-je, mon père ? il n'est pas méchant, dit la jeune fille un peu troublée.

— Je crois même que tu le vois venir chez nous avec plaisir ?

— Les della Riga sont nos parents...

— Tu vas avoir seize ans... Je suis malade... Je voudrais savoir avant de mourir que tu auras un protecteur, un ami pour remplacer ton père. Veux-tu, sans plus de préambule, que ce soit le jeune homme que j'ai envoyé là-bas en pénitence derrière ces rosiers ? partagerais-tu volontiers

avec lui, qui n'est pas riche, la grande fortune que t'a laissée ta mère? »

Angela serra dans ses deux mains les genoux de son père; ses yeux se remplirent de larmes... elle ne put proférer une seule parole.

« Viens! Rafaële, viens vite! cria le père. Elle n'a rien répondu, lui dit-il plus bas, mais je la connais... nous avons une seule parole. »

Tout fut bientôt conclu entre ces jeunes gens qui s'aimaient déjà sans le savoir. Le soir même on se rendit à l'oratoire, et deux anneaux furent échangés.

« Enfants! dit le comte posant sa main sur leur tête, je vous bénis en attendant les vraies fiançailles que, peut-être, je ne dois pas voir!... Della Riga! dès demain, rendez-vous auprès de votre mère, et revenez bientôt avec elle... car mes jours sont comptés. »

— Mon père! pourquoi avez-vous des pensées si tristes? dit Angela en l'embrassant: nous vous aimerons tant que nous vous empêcherons de mourir.

— Eh bien! soit... chère enfant!... je veux le croire; essuie tes larmes, et parlons de choses plus gaies. Angela, votre frère revient sous peu de jours, j'en ai reçu l'avis, aujourd'hui même. »

Angela se troubla visiblement.

« Qu'avez-vous, mon enfant? vous pâlissez? dit le comte en lui prenant la main; est-ce ainsi que vous accueillez les bonnes nouvelles? »

Et comme Angela demeurait muette et confuse, le vieillard reprit: « Ce n'est pas la première fois que je remarque cette espèce d'éloignement que vous inspire Federigo, et j'avoue que je ne puis me l'expliquer. »

— J'aime mon frère, je l'aime sincèrement, répondit la jeune fille, mais il me cause un peu de crainte....

— Pourquoi?

— Mon père, vous savez que je suis faible... Federigo est bruyant... il parle très-haut... il marche avec fracas...

— O sensitive! dit le seigneur Belmont en caressant les cheveux d'Angela, c'est cette faiblesse qui fait votre force contre nous!... Je vous l'avais bien dit, mon pauvre Rafaële, ajouta-t-il en s'adressant à son gendre futur, tout lui fait peur... un rien l'agite... mais vous la corrigerez, n'est-ce pas? »

Le comte, fatigué des émotions de la soirée, s'assoupit sur sa chaise longue.

« Vous devez être bien étonné de me voir si peu de joie à l'idée du retour de mon frère, dit à voix basse la jeune fille à son cousin. Je n'ai pas voulu avouer mes motifs devant mon père. Je vais tout vous dire à vous, Rafaële, et vous me comprendrez, je l'espère. Dans mes souvenirs, continua la jeune fille, le nom de mon frère se trouve toujours mêlé à des contrariétés et à des souffrances. Quand j'étais toute petite, il jetait mes poupées dans le bassin du jet d'eau ou par-dessus les murs du jardin; plus tard, s'il me présentait une rose, c'était toujours par le côté épineux; et s'il m'offrait sa main, s'il soutenait mon bras, soit pour franchir un fossé, soit pour monter un escalier, il me laissait une meurtrissure où il avait posé ses doigts. Ce sont des enfantillages, je le sais bien; mais la dernière fois qu'il est venu ici, le chagrin qu'il m'a fait éprouver était d'une nature plus sérieuse; il ne voulait jamais me permettre de lui parler de ma mère, de ma mère qui l'a aimé comme son propre enfant! Un jour, entre autres, je lisais devant lui quelques préceptes qu'elle nous a laissés, Federigo se mit si fort en colère, que... ô j'ai bien de la peine à le répéter... arrachant le papier de mes mains... il le froissa dans les siennes... Je le suppliai, en pleurant, de me le rendre; il céda... mais à condition que je ne lui parlerais plus de cet ennuyeux sermon.... C'est ainsi qu'il nommait les conseils de ma mère. »

Le comte s'éveilla, et l'on changea de

discours ; mais Angela resta triste et préoccupée.

Il y avait un mois que la signorina Belmonti était fiancée, et pourtant on l'apercevait toujours seule, soit à la croisée, soit dans le jardin du palais ; elle était vêtue de noir, et ses traits accusaient un abattement profond.

La pauvre jeune fille avait perdu son père, Federigo était revenu, et Rafaële se trouvait retenu loin d'elle par une grave maladie de la signora della Riga.

Un soir, Angela était à son prie-Dieu ; elle demandait à la Vierge Marie de la soutenir dans son affliction, quand un pas lourd se fit entendre sur l'escalier : « C'est mon frère, dit-elle ; ô Vierge Marie !... ayez pitié de moi ! »

Presque aussitôt, un homme écarta les rideaux de la portière, et s'avança dans l'appartement. Il était de haute stature ; sa figure, quoique assez belle, avait une expression de dureté et d'ironie qui ne prévenait pas en sa faveur.

« Ah ! c'est vous, Federigo... Bonsoir ! lui dit Angela, d'une voix douce. A quoi dois-je le plaisir de votre visite ? »

— Le plaisir ? je n'en sais rien. Votre camériste hésitait beaucoup à me laisser entrer... Je ne vous aborde jamais, d'ailleurs, sans vous voir trembler... comme les arbres un jour de grand vent.

— Mon frère, je vous vois si peu...

— Que vous aimeriez autant ne pas me voir du tout... Mais il ne s'agit pas de cela ; j'ai à vous parler de choses sérieuses... Angela ! tenez-vous beaucoup à ce mariage que mon père avait arrangé pour vous dans l'affaiblissement de sa raison ?

— Parlez avec plus de respect, dit la jeune fille d'une voix tremblante. Oui, Federigo, reprit-elle, je tiens à ce mariage, parce que mon père l'a voulu, et parce que j'ai donné ma parole à mon cousin.

— Votre père n'y pense guère maintenant, je vous assure, et quant à cet enga-

gement vis-à-vis des della Riga, je prends sur moi toutes les responsabilités d'une rupture... Vous êtes née pour être une sainte, chère sœur ; les voies du monde ne vous conviennent pas.... le couvent vous appelle.... Vous y entrerez dès demain.

— Mais, mon frère, reprit Angela d'une voix affaiblie... si... j'aime mon cousin.

— Que me contez-vous là ? dit Belmonti d'un ton brusque. Est-ce qu'une fille bien née se met ainsi des romans dans la tête ?.... Vous aimiez par obéissance, signorina, et vous cesserez d'aimer de même... par obéissance. Par obéissance à votre frère, au chef de la famille, entendez-vous ?... à moi ?... Federigo Belmonti, qui crois avoir le pouvoir et la force de vous plier à ma volonté...

La jeune fille ne répondit pas et s'affaissa dans un fauteuil comme si elle allait s'évanouir.

« Eh bien ! cria Federigo lui secouant le bras pour lui faire reprendre ses sens, êtes-vous décidée ? »

— Oui, murmura-t-elle tout bas.

— A quoi ?

— A garder ma foi à della Riga.

— Mort et damnation ! s'écria le comte, en frappant du pied. Cette petite est véritablement folle !... Voyons, signorina, dit-il plus doucement : choisissez votre couvent, ou je le choisirai moi-même. »

Angela n'entendait plus.... ses yeux étaient fermés... son visage avait l'aspect de la mort...

Federigo regarda sa sœur d'un air curieux et sinistre.

« Si c'était fini !... se dit-il sourdement, il n'y aurait plus de débats... plus d'embarras... plus d'obstacles à ma fortune... Après tout... je n'en serais pas cause... Pourquoi est-elle assez lâche que de mourir de peur ? Mais non... elle n'est pas morte... Ses lèvres frémissent... Sa poitrine se soulève... Il me faut suivre mon premier plan... »

Cela dit, Federigo s'approcha d'une petite console sur laquelle se trouvait un Missel; il l'ouvrit, et traça précipitamment quelques lignes, entre les enluminures dont il était orné.... Il passa quelques moments encore dans l'appartement; et se retira avant que sa sœur eût repris ses sens.

Lorsqu'elle sortit de l'état léthargique dans lequel Federigo l'avait laissée, Angela regarda autour d'elle d'un air inquiet et étonné. Il était nuit; les rayons de la lune entraient vifs et éclatants. La signorina ne savait pas au juste où elle se trouvait, ni pourquoi elle avait les membres endoloris, la poitrine oppressée. Elle demeura longtemps ainsi dans un état voisin du sommeil. Dès qu'elle eut la force d'élever la voix, elle appela Nina, sa femme de chambre; mais Nina ne répondit pas.

Peu à peu Angela avait reconnu sa chambre, ses meubles, ses fleurs.... et bientôt dans sa mémoire l'image de Federigo Belmonti passa terrible et menaçante.

« O mon Dieu ! dit-elle, rappelant ses souvenirs, ayez donc bien pitié de moi !... Ma mère tant aimée ! mon père, qui devez être avec elle parmi les bienheureux... intercédez pour moi ! O Rafaële, qui êtes doux et bon, pensez de loin à la pauvre Angela afin qu'elle ne se croie pas seule sur la terre, et revenez vite soutenir son courage ! »

Fortifiée par ces ferventes invocations, la signorina Belmonti essaya de se lever. Alors seulement elles'aperçut qu'une chaîne en acier était fixée à son poignet par un bracelet de même métal. Ce bracelet, sans la gêner, était trop étroit pour donner passage à sa main, et se trouvait scellé par un cadenas solide. La chaîne était longue, repliée sur le fauteuil, et se prolongeait en rampant sur le tapis, jusqu'à la balustrade du balcon; là, elle était terminée par un bracelet semblable au premier, qui embrassait une colonnette de pierre et que fermait un autre cadenas.

« Je suis prisonnière... mais au moins il n'est plus là, dit la jeune fille en respirant. Voyons l'espace que j'ai à parcourir. Ah !... je ne puis aller que jusqu'à la porte... Il est étonnant qu'on m'ait laissé l'air, la vue du jardin, et cette lune qui m'éclaire... Je vais peut-être mourir de faim, reprit-elle avec mélancolie, en s'accoudant sur le balcon... Nina ne répond pas lorsque je l'appelle... Le jardin est désert, la maison paraît être abandonnée par les domestiques.... Eh bien ! mon Dieu ! que votre volonté soit faite !... En quittant la vie... j'échapperai à cette horrible lutte que j'aurais eu à soutenir contre mon frère... contre celui qui devrait me protéger et qui m'opprime.... Je retrouverai dans un monde meilleur... ma mère si douce... mon père qui m'aimait tant... Plus tard... Rafaële y viendra. »

Tout en parlant ainsi, Angela parcourait lentement l'espace que limitait sa chaîne. En approchant de la console, elle vit son Missel ouvert, et désira en lire quelques pages pour se reconforter. En ce moment, la lune brillait de ce grand éclat qui rend certaines nuits d'Italie si lumineuses. Les regards de la prisonnière tombèrent d'abord sur ces mots, écrits en gros caractères : « *Lisez ! Angela.* »

« Oh ! que vais-je lire ? dit la pauvre enfant mettant sa main sur ses yeux. C'est lui qui a écrit sur ce livre sacré... Allons, du courage !... »

Voici ce qu'elle lut :

« Des motifs puissants me font agir, et » je serai inexorable. Si vous cédez à ma » volonté, écrivez un mot, et jetez-le » dans le jardin. Si vous résistez encore, » ce ne sera pas moi qui viendrai vous » enlever pour vous conduire loin d'ici ; » mais des gens qui ont le bras autrement » fort, la voix autrement rude.... S'ils » n'ont pas les égards dus à une fille de » votre condition.... rappelez-vous que » vous m'avez poussé à cette extrémité. »

Angela frissonna dans tout son être... et

demeura comme anéantie... Elle n'était plus capable de délibérer... encore moins de prendre un parti... Minuit sonna à l'horloge de la cathédrale.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle tout à coup... Mon Dieu... qu'est-ce que j'entends?... »

Des voix lugubres, en effet, résonnaient dans les couloirs sonores du rez-de-chaussée, et chantaient un *De profundis*...

Ce sont les bravi... pensa-t-elle... Ils chantent ma mort.... Oh ! je veux bien mourir... mais pas de leurs mains... On monte... on approche... Nina !... Gabriele... au secours !... à moi, Federigo !... Grâce... grâce !... O les voilà !... Où fuir... où me cacher ?... Je suis prisonnière... enchaînée... Ah !... je suis perdue !... les voilà ! »

Des hommes masqués, et d'une apparence sinistre, entrent en ce moment. Angela court vers le balcon, ils la poursuivent, l'un des bravi effleure sa robe... il va la saisir... Une force et une résolution inattendues viennent au secours de la jeune fille... elle se précipite par la fenêtre... la chaîne se brise... et son corps tombe sur la terre en rendant un bruit sourd.

« Regarde donc ! Malvino, dit l'un des hommes, il paraît que la chaîne était plus faible vers le milieu qu'à l'endroit où elle était attachée.... Ça veut bien dire quelque chose.

— Ça veut dire que Son Excellence sera contente... que l'affaire se soit faite ainsi... Tu comprends que l'héritage est encore plus sûr pour lui de cette manière que si la signorina était entrée où il voulait nous la faire conduire.

— Tais-toi ! Malvino, tu dois ignorer les intentions de ce seigneur... Allons l'avertir, et finissons-en vite... J'entends, il me semble, des pas le long du mur de ce jardin ; quelque rôdeur de nuit pourrait avoir entendu du bruit et en chercher la cause. Demain le Federigo dira que sa sœur s'est suicidée par folie, et nous au-

rons honnêtement et facilement gagné notre argent. Tiens ! regarde en bas.... elle ne bouge pas plus que les pierres. »

Une heure après, le comte Federigo parcourait avec stupeur le lieu qui avait vu cette tragédie. Il ne trouvait pas le corps d'Angela, où il avait dû nécessairement tomber. Il la chercha vainement partout où elle eût pu se réfugier, si elle eût survécu à sa chute, et n'en trouva aucune trace... sans le fragment de chaîne resté suspendu au balcon, il eût pu croire qu'il avait rêvé.

Il se fit un grand trouble dans l'esprit de ce jeune homme, il pensa qu'un miracle seul avait pu lui dérober sa victime... Dès lors le remords entra dans son âme ; il prit peur de tout ce qui l'entourait : les myrtes et les orangers du jardin devinrent pour lui des fantômes ; et quand la lune se montrait au-dessus des nuages répandus dans le ciel comme de larges bandes de crêpe noir, il lui semblait que l'œil de Dieu venait se fixer sur lui. Bientôt le tonnerre gronda dans le lointain, de fréquents éclairs mirent le ciel en feu, des secousses volcaniques ébranlèrent le palais... Ce désordre de la nature mit le comble à l'effroi de Federigo : il appelait sa sœur à grands cris... il lui demandait pardon, et tendait ses bras vers le ciel où il croyait voir passer sa blanche forme... puis il se jetait la face contre terre et ne se relevait que pour crier et l'appeler encore.

Enfin l'aurore parut, l'orage s'apaisa. Le comte retrouva un peu de calme, mais il était complètement transformé ; ses mauvaises passions étaient vaincues ; dès ce même jour, il voua sa vie à la pénitence et à l'expiation. Peu de temps après, il partit pour Jérusalem, à pied, dans le costume d'un simple pèlerin, après avoir suspendu à la porte du palais la portion de chaîne qu'il avait détachée du balcon. »

« Votre manuscrit est incomplet, dis-

je le lendemain à mon hôtesse, je voudrais bien savoir ce qu'était devenue cette belle Angela.

— La tradition dans notre famille, dit la signora Galbano, rapporte qu'on avait vu la même nuit, sous les murs du jardin du palais Belmonti, un jeune homme emportant dans ses bras une femme qui paraissait évanouie. Ce jeune homme ne pouvait être que le cousin d'Angela... la Providence l'avait envoyé au secours de sa fiancée.

Ce qui est bien certain, c'est que Federigo ne revint jamais, que les della Riga ont hérité de tous les biens de la famille ;

mais qu'ils n'ont jamais voulu habiter ce palais. On assure même que Rafaële et sa femme (qui ne peut être qu'Angela) ont imposé à leurs descendants de laisser à jamais scellée la porte au-dessus de laquelle vous avez lu :

Palazzo della Giornata.

Ce manuscrit fut écrit par mon arrière grand-père qui avait connu della Riga, et sous la dictée d'un ami qu'il n'a pas nommé, et qu'on a supposé être Federigo lui-même... La chose n'est pas impossible, car mon aïeul avait fait un voyage en Terre-Sainte. »

M^{me} ANGÉLIQUE ARNAUD.

PENDANT L'ORAGE.

Pauvre petit oiseau, ta retraite est mouillée ;
Sous le froid de l'hiver la branche est effeuillée :
Dis-moi, pauvre petit,
Où vas-tu t'abriter ? — Vois... l'ouragan arrive ;
Et son souffle déjà fait monter sur la rive
Le flot qui retentit !

Où chercher un abri pour ton aile qui tremble ?
— Une feuille est encor suspendue à ce tremble !
Viens t'y cacher !
— Malheur ! — un coup de vent l'emporte vers la nue,
Et partout la campagne apparaît triste et nue,
Comme un front de rocher !

Que vas-tu devenir, seul, contre le nuage ?
Perché sur ce rameau, si faible, que l'orage
Bientôt l'emportera ;
Crois-tu rester ainsi jusqu'après la tempête ?
Crois-tu que ce grand vent qui bruit et tempête,
Ici t'épargnera ?

Oh !... non, tu ne pourras tenir contre la grêle ;
Viens vite ranimer ton corps humide et frêle
Sous mon pauvre manteau !

— Ne crains rien ! — car je suis comme toi sans asile ;
Comme toi j'ai souffert !... la pitié m'est facile,
— Viens, mon petit oiseau !

Ah ! ne crains rien ; avant de descendre à la tombe,
Je veux tendre la main au délaissé qui tombe,
Sauver un malheureux !
Car le Seigneur a dit, dans son saint Évangile :
Je bénirai celui qui, petit et fragile,
Aura fait un heureux !

VICTOR LEROUX.

(*Les Voix du siècle.*)

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est, dans les annales de France, | sonnier des vaincus ?
la bataille où le vainqueur demeura pri-

M^{me} E. R.

Économie Domestique.

CONSERVE DE TOMATES.

Coupez des tomates en quatre, mettez-les dans une bassine à confiture ; ajoutez-y : sel, poivre, clous de girofle, bouquet de persil, laurier, et laissez-les cuire pendant deux heures.

Placez un tamis de crin sur une terrine, jetez vos tomates sur ce tamis en les remuant avec une cuiller de bois, pour en bien exprimer le jus. Lorsque le jus est

passé, remettez-le sur le feu où vous le laissez pendant quatre heures, afin qu'il s'épaississe et forme comme une marmelade, en prenant soin qu'il ne s'attache pas.

Versez cette conserve dans des pots de faïence ; quand elle sera refroidie, coulez sur chaque pot du beurre fondu, couvrez-le d'un papier imbibé d'eau-de-vie, et recouvrez les pots de papier.

PÂTE D'AMANDES AU JAUNE D'ŒUF ET AU MIEL.

Pilez, dans un mortier de marbre, 125 grammes (quatre onces) d'amandes douces ; lorsqu'elles sont réduites en pâte, mettez-les dans une casserole, ajoutez-y trois jaunes d'œufs frais, 16 grammes (une demi-once) de miel blanc ; délayez-le tout avec deux décilitres et demi (un demi-setier) de lait, faites cuire ce mélange en le re-

muant, avec une spatule de bois, jusqu'à consistance de pâte ; pour le parfumer, versez-y un peu d'essence de bergamotte. Vous pouvez n'y pas mettre de miel, mais la pâte rendra les mains moins douces.

Vous versez ensuite cette pâte d'amandes dans un pot que vous couvrez de son couvercle.

GELÉE DE COINGS.

Prenez une centaine de coings, je suppose. Pelez-les, coupez-les en quatre quartiers, ôtez-en les pépins, et, à mesure, jetez

ces quartiers dans une terrine de terre remplie d'eau. Quand vous avez fini cette opération, retirez avec une écumoire les

quartiers de coin, mettez-les dans une bassine en y versant assez d'eau pour qu'ils en soient recouverts, laissez-les bouillir ; lorsqu'ils s'écrasent sous vos doigts, ils sont assez cuits, jetez-les dans un tamis que vous avez placé sur la terrine, et laissez-les

égoutter pendant deux heures. Pesez ce jus, ajoutez-y autant de sucre pesant, remettez le tout sur le feu, dans la bassine, et ne lui laissez jeter que quelques bouillons, car si cette gelée bouillait trop longtemps, elle deviendrait rouge.

PÂTE DE COINGS.

Pesez ce qu'il vous reste de coings sur le tamis, ajoutez-y le double de sucre pesant réduit en poudre, remettez le tout dans une bassine sur un feu doux ; écrasez les coings en remuant toujours avec une écumoire, pour que la pâte ne s'attache pas ; puis lorsqu'en penchant la bassine, la pâte s'en détache et tombe sans se séparer, on

la retire du feu, on forme de grandes caisses de papier que l'on saupoudre de sucre, et l'on verse la pâte dedans. Quand la pâte est froide, on la coupe par petits carrés, ou en filets longs de 5 centimètres et larges de 2, que l'on roule ensuite sur eux-mêmes.

CORRESPONDANCE.

Tu es bien heureuse, ma mignonne, d'être si loin de ce Paris que tu nous envies, car en ce moment il n'est pas tenable. Quand on sort de chez soi, on doit longer la muraille qui est à sa droite ; est-on obligé de prendre le côté de la rue qui est à sa gauche, on laisse la muraille libre pour ceux qui viennent, et l'on marche sur les dalles, dont les trottoirs se trouvent bordés.... De cette manière, allants et venants marchent en sens contraire, ce qui fait qu'ils ne se gênent pas mutuellement. C'est un usage que suivent les Anglais et qu'ignorent quelques habitants de nos provinces, ce qui fait que, lorsqu'ils viennent nous visiter, il n'y a pas de gens plus coudoyants, ni plus coudoyés... Mais, où en étais-je?... ah ! m'y voilà !... Quand on sort, on aperçoit, debout, devant soi, un aide-maçon qui, remplaçant la croix de Saint-André, que les couvreurs suspendent du haut des maisons, jusque sur votre tête, tient une longue et étroite planche, avec laquelle il vous barre le chemin en criant : « Passez de l'autre côté ! » En effet, c'est une maison que l'on démolit. Effrayée, on se rejette du côté

opposé... Bon ! c'est une maison que l'on molit (je regrette ce vieux mot), que l'on bâtit, et l'on se retire comme on peut du milieu des poutres et des moellons. On avance... des gouttes d'une pluie épaisse vous tombent sur le dos ; vous levez les yeux... un badigeonneur est suspendu dans l'air... c'est une maison que l'on blanchit. On fuit sur l'autre trottoir ; à peine y est-on, qu'un portier... qu'osé-je dire ! un concierge, dans son zèle pour obéir à l'ordonnance sur l'arrosement, vous lance la boue qui coule au bas de son trottoir. On se sauve en regardant avec regret la couleur flétrie de ses jolies bottines, et l'on se jette tête baissée dans une échelle double... c'est un peintre qui rajeunit une vieille boutique. On arrive enfin sur les boulevards... Ici l'asphalte bout dans sa marmite noire, et vous couvre de sa peu odorante fumée. On ne rencontre pas un chien... si ce n'est, par hasard ! et on le regarde avec effroi, dans la crainte qu'il ne soit pas muselé. Que de bons, d'utiles, d'honnêtes et intelligents toutous ont péri victimes de la négligence de leur maître, ou de la sévérité de la

police ! Enfin, pour combler votre ennui, les gens que vous alliez voir sont tous à la campagne. Comme les zigzags que vous avez été forcée de décrire dans les rues ont allongé votre chemin, vous prenez une voiture pour revenir plus vite... Erreur ! ici, la rue est défoncée pour le service du gaz ; là, c'est pour un égout ; plus loin, l'on pave ou l'on macadamise ; telle rue étant défendue, telle autre est obligée de donner passage à tout ce qui roule sur deux, et sur quatre roues : camions, tapissières, diligences, omnibus, trains de plaisir, fiacres, milords, coupés, cabriolets, charrettes de pierres, de plâtre, de fruits, de légumes, de blanchisseuse ; cabs, calèches, voitures de maître, de place, de régie.... tout cela court, se croise dans tous les sens, ou plutôt... tout cela finit par s'arrêter pour prendre et suivre la file.... Dieu sait ! comme cela avance ! et les pauvres piétons, obligés de défendre leur vie au milieu de tout cela !... Vous, vous rentrez tard au logis, et brisée par les émotions de la promenade, vous vous promettez d'attendre, pour sortir, que Paris soit enfin réparé, et remis à neuf. Tu ne le reconnaîtras plus ! Le peu d'arbres qui restait dans nos rues s'en va pour faire place à des masses de pierres. Tout change, jusqu'à nos belles Tuileries qui, oubliant qu'elles étaient un château, ressemblent maintenant à une caserne... si cela continue, Paris ne sera plus le Paris que tu connaissais... et je le pleure...

Pour me distraire, je vais te décrire notre planche IX... Mais non ! pensai-je j'aime mieux attendre notre amie, et je chantais :

Quand les bœufs vont deux à deux,
Le labourage en va mieux....

lorsqu'un « Bravo ! » d'une voix bien-aimée, me fit jeter un cri de surprise et de joie... c'était Florence !

« Vite ! dépêchons ! me dit-elle, nos amies doivent venir avec leurs mères.

Elles m'ont donné rendez-vous chez toi. Voilà pourquoi j'arrive plus tôt. C'est afin d'avoir plus tôt fini.

— Dieu ! ma chère, que ton discours est singulièrement ponctué, pas une virgule... mais prends un peu de repos, dis-moi bonjour, embrasse-moi ; toi, toujours si calme !...

— Oui, mais... pas quand j'ai quelque chose à faire ! Je suis donc toute prête.

— Eh bien ! qu'il en soit fait ainsi que tu le désires... Voici l'énorme planche IX et son revers.

Le n° 1 est le quart d'un mouchoir, qui se brode en point de rose (point de feston).

Le n° 2 *M. B.* ne sont pas faits pour ce mouchoir, ils se brodent à l'anglaise et en point de cordonnet.

Le n° 3 est aussi le quart d'un mouchoir, qui se brode en point de rose et à l'anglaise.

Le n° 4 *Léontine*, n'appartient pas à ce mouchoir et se brode au plumetis.

Le n° 5 est un col qui peut s'adapter au fichu-plastron de la planche VIII, il se coud au fichu, pointe contre pointe, et reste ouvert derrière, où il se ferme par trois petites brides et trois petits boutons de percale, posés sous les dents. Ce col se fait en jaconas ou en nanzouk, et se brode à l'anglaise et en point de rose.

Le n° 6, ce sont des couronnes de titres que l'on place, au-dessus de deux initiales, au coin d'un mouchoir.

Le n° 7 est un entre-deux qui se brode au plumetis, sur tulle ou mousseline ; et, sur jaconas, il se brode au plumetis, au point de rose et à l'anglaise.

Le n° 8 est un riche dessin de bas de jupon ; il se brode à l'anglaise et le feston au point de rose.

Le n° 9 est un beau perroquet, perché sur une branche. Les plumes de sa poitrine sont d'un rouge brun, celles de son dos sont jaunes, ses ailes sont gros bleu ; ses épaulettes, d'un rouge brun, en dessus, en dessous, sont d'un violet brun ; sa queue

rappelle toutes ces couleurs, et ses genoux, ainsi que sa croupe, sont verts.

Le n° 10, ce sont les signes qui représentent ces couleurs.

Avec ce perroquet tu peux faire un écran, le milieu d'un tapis de table, ou d'une descente de lit.

Ici finit la description de la petite planche.

Le n° 11 est le devant, formant tablier, d'une jupe de petite fille.

Le n° 12 est la garniture, qui se coud à un passe-poil, lequel se coud ensuite le long du tablier.

Le n° 13 est la pièce de devant du corsage.

Le n° 14 est le revers qui se coud le long de la pièce du devant de ce corsage. Cette pièce doit s'arrondir sur l'épaule.

Le n° 15 est la Berthe qui revient croiser sur l'épaule. Cette Berthe peut, si l'on veut, servir de basquine.

Le n° 16 est une manche courte, ou un parement, si l'on veut des manches longues.

Cette robe se fait en jaconas ou en nankin, le corsage se monte du bas sur une ceinture, il se brode au plumetis avec du coton blanc, et de la soutache, aussi en coton blanc; le tout se festonne au point de rose. Cette robe se fait aussi en beau mérinos, ou en cachemire bleu de France, ou rouge, et se brode au plumetis, en soie floche et en soutache de soie: la soie et la soutache, pareilles à l'étoffe. Cette robe a, du bas, un ourlet haut de 8 centimètres, au-dessus duquel commencent la broderie du tablier et sa garniture. Je t'ai envoyé une casaque couverte de ce même dessin, afin qu'elle puisse se porter sur cette robe.

Le n° 17 est un dessin de garniture de camisole de nuit, ou de volant de robe, il se brode au plumetis et au point de rose.

Le n° 18 est un entre-deux, il se brode en point de cordonnet, et en broderie anglaise.

Le n° 19 est un autre entre-deux qui se brode de même.

Le n° 20 est un riche écusson pour une pelote et pour le coin d'un mouchoir de batiste, il se brode en fil d'Irlande, au point d'arme et au plumetis; les ronds se font à l'anglaise; on applique un tulle en dessus, au milieu de ces deux fleurs, on brode les lettres sur les deux étoffes, et l'on découpe ensuite la batiste; ce pointillé s'imité en faisant trois petits points l'un sur l'autre.

Le n° 21 *Victorine*, et le n° 22 *Virginie* se brodent au plumetis.

Le n° 23 est un modèle de pelote au crochet; il peut aussi servir pour pale. En donnant à ce modèle 60 centimètres carrés, on obtient un coussin de divan; en le faisant de 45 centimètres sur 25, on a un de ces coussins qui se mettent au bas du dos des fauteuils. Pour couvrir les bras d'un fauteuil-ganache, il faudrait que ce modèle eût 45 centimètres de long sur 30 de large, et pour le dos, 60 centimètres carrés.

Le n° 24, du revers de cette planche, est un des côtés du devant d'une camisole qui se fait en percale et se brode en point de feston et en cordonnet.

Le n° 25 est la moitié du dos: ce modèle n'a point de col.

Le n° 26 est la manche pagode. Ce dessin peut servir aussi pour faire des manches de dessous.

Le n° 27 est un côté de la ceinture.

Le n° 28 est le quart d'un dessin de taie d'oreiller; il se brode au plumetis. Cette taie se garnit ensuite d'une dentelle.

Le n° 29 est un écusson qui convient aussi pour mouchoir d'homme; il se brode au plumetis et au point de cordonnet. On pourrait exécuter la grecque et les lettres F. B. en coton rouge.

Le n° 30 est un col Mazarin, il se brode au plumetis et en point de cordonnet; on fait des jours dans les ronds, ou bien l'on

y applique des tulles de différents réseaux. La ligne extérieure qui entoure la dent, se fait en point de feston.

Le n° 31 est un riche dessin de bas de jupon, qui se brode à l'anglaise, et se festonne au point de rose.

Le n° 32 est un écusson qui se brode au passé et au point d'arme, pour coin de mouchoir.

Le n° 33 est un semé pour gilet d'homme; il s'exécute, au passé, sur casimir et sur cachemire, avec de la soie floche (la soie doit être de la couleur du gilet); ou en piqué blanc ou jaune, et se brode en fil d'Irlande, blanc.

Le n° 34 est un joli dessin de volant pour robe de mousseline; ce dessin se brode au plumetis et se festonne en point de rose. En ne conservant que les quatre fleurs qui sont entre les guirlandes de pois, on aurait une garniture de mousseline convenable pour la taie d'oreiller.

Le n° 35 est un cache-pot. Achète deux feuilles de papier vert, glacé, que tu tailles longues chacune de 40 centimètres et hautes de 20; ajoute ces feuilles l'une à l'autre en les collant dans la hauteur, le long des 20 centimètres, avec de la gomme arabique fondue dans l'eau; colle encore ces deux feuilles (qui n'en font plus qu'une) toujours du côté des 20 centimètres, laisse-les sécher. Maintenant, place devant toi l'une des jonctions de ces deux feuilles; de tes deux mains, formes-en un pli plat, large de 12 millimètres; derrière ce pli, fais-en 16 autres, total 17. Tu retournes ces plis de manière à ce que ce qui était dans ta main droite se trouve dans ta main gauche; tu recommences à faire un pli de 12 millimètres, puis 16, total 17; tu appuies fortement sur ces plis pour les bien marquer: ils forment un pli rond dessus et un pli rond dessous; la ligne pointée indique le milieu des plis. Tu suis, avec un crayon, sur le haut d'un de ces plis ronds, le dessin n° 35; tu prends ensemble 5 plis, avec des ciseaux, tu les découpes, puis tu

soulèves 4 plis, le 5^e te sert de modèle pour découper les 4 qui suivent, et ainsi de suite jusqu'à la fin; tu retournes ce modèle et, de l'autre côté, tu découpes de même les 17 plis. Le cache-pot est fini; on l'entr'ouvre, et l'on y place au milieu un pot de fleurs. On peut faire des cache-pot en papier de toute autre couleur. Si le papier était mince, on pourrait découper les 17 plis d'un seul coup de ciseau.

Le n° 36 est une tresse pour former un tapis-guenille. On prend de mauvais morceaux d'indienne, de mousseline imprimée, ou de taffetas, on les coupe en bandes larges de 4 centimètres, avec une épingle on attache sur son genou, trois bandes pareilles, dont on a eu soin de replier en dessous les deux côtés, on forme une tresse de ces trois bandes; on fait une autre tresse avec une autre étoffe, et ainsi de suite; puis, on prend deux tresses, et, avec une aiguille enfilée de fil noir, on les coud, à l'envers, à surjet, l'une à côté de l'autre; ainsi de suite. Ce tapis-guenille, très-propre, très-épais, peut servir pour une voiture, sous une table de salle à manger et sous les pieds d'un pauvre vieillard.

Le n° 37 est un bonnet de Tunis, pour couvrir les cheminées des lampes. Avec un canif, taille un morceau de fort carton, haut de 4 centimètres, long de 14; formes-en un rond que tu arrêtes par un point. Taille, en mérinos rouge, un morceau haut de 7 centimètres, long de 16, taille une doublure de soie sur ces mêmes mesures. Réunis les deux côtés du mérinos, (ce sera le dessus), puis les deux côtés de la soie; réunis le dessous au dessus, par un des côtés longs de 16 centimètres, introduis le carton entre le dessus et le dessous, fronce le dessous, comme si tu voulais faire un bouton, serre ton fil et arrête-le par un nœud solide; fronce de même le dessus, arrête-le de même et, pour cacher les points, place au milieu, 15 brins de grosse soie floche, longs de 12 centimètres, que tu replies en deux, et

arrêtes en formant une espèce de gland que tu couches sur le côté. Il faut ensuite passer en dessus, et autour du fond de ce bonnet, près du carton, un point qui réunisse le dessus au dessous... Enfin,

Le n° 38 L A entrelacés, se brodent au plumetis.

— Sais-tu, ma chère, que, si tes cache-pot et tes bonnets de Tunis sont très-utiles, leur description est très-peu agréable?

— Heureusement que ces demoiselles n'étaient point encore arrivées, car il n'y a qu'à toi, Florence, que je puisse faire partager mes ennuis... Ah ! l'amitié n'est pas couronnée de roses... sans épines !

— Eh bien ! ma chère, je l'accepte ainsi... elle ne le serait même que d'épines !

— Je te reconnais bien là !... Cela me fait penser que,

Je ne t'ai point encore embrassé E d'aujourd'hui.

— Embrasse-moi, vite ! car j'entends sonner à la porte... mais, dans ton amour de citations, ne te permets plus d'estropier les vers de Racine. »

En ce moment, celles de nos amies que tu connais entrèrent ; on se serra la main, on se fit les compliments d'usage, puis les mantelets, les chapeaux jetés sur mon lit, on s'assit autour de la table, et chacune de nous, sortant de sa poche un petit ouvrage, nous nous mîmes à causer en travaillant.

« Vous venez d'expliquer la planche de notre Journal, dit Bathilde, clignant de l'œil pour mieux voir notre joli lambrequin et notre beau perroquet ; c'est mal à vous, Jeanne, de ne pas nous avoir attendues... Ceci fait-il partie du numéro de septembre ? demanda-t-elle en regardant notre gravure.

— Oui, mademoiselle, mais elle est destinée aux jeunes dames. Pour nous, il faudrait ôter à la figurine de droite : ses volants, son châle de dentelle noire, ses bracelets en or et deux des trois rangs de dentelle de ses pagodes. A l'autre figurine

on aurait à retrancher les ornements du devant de sa jupe et la dentelle qui rabat sur sa main. Quant à la petite fille, on n'aurait rien à lui enlever, si ce n'est sa ceinture que je remplacerais par un large ruban comme celui de son chapeau ; ce ruban formerait deux boucles et deux longs bouts qui retomberaient jusqu'au bas de la jupe.

— Que ces dames sont heureuses, dit Louise, de pouvoir porter ce qu'elles veulent !... A propos, ajouta-t-elle avec un soupir, ma cousine Claire va se marier, et maman m'a prévenue que je perdais une amie. J'en ai bien du chagrin.

— Mais, reprend Marie, j'aurais cru que vous vous verriez davantage, au contraire. Ta mère, au moins, t'a donné ses raisons ?

— Hélas, oui. Elle m'a dit qu'il n'existait plus d'intimité entre une jeune dame et une jeune fille, parce que la jeune dame ne devait avoir que son mari pour confident de ses peines et de ses plaisirs ; elle a même ajouté que le monde prendrait moins bonne opinion de la jeune fille qui aurait une jeune dame pour amie.

— Alors, mademoiselle, consolez-vous, lui dit Florence, et acceptez-moi, en échange ; je ne vous abandonnerai pas... Je resterai vieille fille.

— Je vous plains ! reprit Marie, car, comment vous mettez-vous quand vous aurez vingt-cinq ans ? que vous ne pourrez plus porter les toilettes d'une jeune fille.

— Eh bien, j'aurai celles d'une jeune femme.

— Mais si les messieurs à marier vous prennent pour une dame, ils ne penseront pas à vous épouser, et cela serait fort désagréable pour vous.

— Rassure-toi, ma chère, reprit en riant Bathilde, mademoiselle Florence prendra le bon parti. Si ces messieurs la voyaient mise en demoiselle, ils n'oseraient l'approcher ; la prenant pour une dame, ils causeront avec elle, et s'apercevant qu'elle est aimable, bonne, élégante, spirituelle, instruite, ils se plairont à sa conversation,

et petit à petit... ne pouvant plus s'en passer, ils se diront qu'il ferait bon vivre avec une telle femme; puis, un beau jour, la vieille demoiselle de trente ans, celle qui a été dédaignée étant jeune parce qu'elle n'avait pas de dot, se trouvera choisie pour elle-même, pour ses qualités personnelles. Mon Dieu! nous sommes très-fières d'être jeunes... il n'y a pas de quoi, je vous assure; cela n'est pas amusant, d'abord, et, pour une personne sage et bien élevée, il y a autant de chances de se marier quand elle a vingt-cinq ans... elle est d'ailleurs en position de voir plus de monde... Les demoiselles anglaises se marient tard, et les mariages anglais sont en général très-heureux.

— A la bonne heure! voilà qui est parler! s'écrie Marie, frappant dans ses mains, et, maintenant, cela m'est bien égal de coiffer sainte Catherine.

— A propos, Jeanne, me dit Louise, d'où vient ce dicton?

— Autrefois, le jour de sa fête, on habillait de neuf la sainte, et l'honneur de la coiffer, de lui poser sa couronne, était réservé à la demoiselle la plus âgée de la paroisse.

— Je réclame! dit Florence. Mais puisque tu es en train d'explication, et notre rébus? Guillaume Tell qui remet une lettre à son groom (1), et Guillaume Tell qui cire des bottes.

— C'est cela! ma chère, tu l'as dit :
Tel maître, tel valet.

— Ce proverbe est bien rendu, reprit Louise, mais en fait de rébus, devinez-vous ce que nous porterons cet automne?

— Oui, je prévois des couleurs toujours brunes, des chapeaux toujours évasés, des robes toujours à pointe et montantes, pour la ville. Des katzawecks, justes à la taille, derrière; agrafés au corsage de dessous, le long de la couture qui est sous le bras, et flottants, devant, pour laisser voir un gilet. Toujours des rubans de velours pour orne-

ment; de plus, des rubans de moire bordés des deux côtés par une raie de velours. On portera des pelisses en droit fil, montées à une pièce d'épaule cachée par un capuchon; la pelisse, ornée du bas seulement d'une garniture haute de 15 centimètres et de 6 autour du capuchon. J'ai vu en taffetas, cet été, des espèces de manteaux-Talma assez larges pour former quelques gros plis ronds autour d'une pièce d'épaule recouverte par un capuchon, le tout garni de velours et de dentelle, c'était fort joli. Si cette mode prend, j'en enverrai un patron réduit au 10^e; car, de grandeur naturelle, il ne tiendrait sur aucune planche. En attendant, pour nos beaux jours d'automne, à la campagne, voilà ce que je conseillerais : jupe et katzaweck de nankin, gilet de piqué blanc, bottines noires, chapeau de paille, orné de ruban de velours noir brodé en paille; ou bien, jupe de jaconas fond blanc, à fleurs; katzaweck pareil orné tout autour et aux manches d'une bande de même étoffe, haute de 6 centimètres, festonnée des deux côtés et cousue, froncée, en laissant une tête. Chapeau de paille orné de ruban blanc et de bluets. Je reviens à nos toilettes. On peut mettre encore : un canezou de jaconas blanc, sur une jupe de jaconas à fleurs, et un canezou de mousseline blanche sur une jupe de taffetas gris, bleu ou rose. J'ai vu, sous les chapeaux, beaucoup de tresses de cheveux, de velours ou de ruban rose, formant couronne; cela coiffe très-bien. Dans nos sauteries à la campagne les robes blanches et la large ceinture tombant devant, pour coiffures une couronne de bluets des champs; posée en couronne sur le front, ou, derrière la tête, autour des cheveux... voilà pour les blondes; ou bien, des branches de houx, posées de chaque côté des bandeaux... voilà pour les brunes.

— C'est bien, interrompit Bathilde; mais quand on a une de ces jolies toilettes, il serait bon, en attendant le bal, de se

(1) Prononcez groumm.

promener un livre à la main... que lire ?

— Mais, reprit Florence, les livres que nous a indiqués notre journal, les romans de Walter Scott, ceux de M. de Saintine, de M. Jules Sandeau. On relit l'histoire de France, on relit les belles tragédies de Corneille, de Racine, de Voltaire, de Casimir Delavigne, on en apprend des scènes par cœur, et, lorsqu'on est seule, à travailler, lorsqu'on ne peut dormir, on les répète mentalement ou tout haut, cela apprend à bien lire. Qui de vous sait la scène entre Athalie et Éliacin ?

— Moi, répondit Bathilde. »

Les compliments que méritèrent ces demoiselles excitèrent notre amour-propre,

et, en outre du plaisir de dire et de comprendre de belles et grandes pensées, chacune de nous trouva moyen de montrer plus ou moins d'intelligence en récitant les admirables fables de la Fontaine et de Florian, ainsi que les plus beaux vers de nos poètes modernes.

La matinée s'était passée bien vite ! nous nous séparâmes meilleures de tout ce que nous avions entendu de noble, de généreux, et heureuses de l'espérance de bientôt nous revoir.

Adieu, ma mignonne ; en me lisant, pense que tu étais une des nôtres, et permets-moi de te dire aussi... à bientôt !

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

12 SEPTEMBRE 1213. — BATAILLE DE MURET.

La guerre contre les Albigeois, ces socialistes du treizième siècle, durait depuis longtemps, soutenue par l'activité, les talents et la vaillance de Simon de Montfort. Raymond de Toulouse, protecteur des hérétiques, cherchait à recouvrer ses États dont Simon s'était emparé ; il était aidé dans son entreprise par le roi Pierre d'Aragon ; ils reprirent la petite ville de Pujol, et en massacrèrent les habitants, sauf un seul, qui s'échappa et courut porter à Montfort la nouvelle du désastre. Simon se mit en campagne, malgré les prières de sa femme, qui, effrayée par un songe, cherchait à le retenir : « Laisse, lui dit-il, de pareils artifices aux Espagnols et aux Provençaux légers ! » Et quoique son armée fût très-inférieure en nombre à celle des deux princes coalisés, il marcha résolument, après avoir offert son épée à Dieu, disant, prosterné à deux genoux devant l'autel : « Seigneur, quelque indigne que je sois, tu m'as cependant choisi pour combattre pour toi : je prends cette épée sur ton autel : accorde-moi qu'en combattant pour ton honneur, je le fasse avec justice ! » Il emmenait avec lui des évêques et des prêtres, espérant encore, par leur minis-

tère, pouvoir conclure une paix favorable. Il fit supplier Pierre d'Aragon de se détacher de cette ligue, lui représentant les bontés du Saint-Siège pour sa maison ; mais ses prières demeurèrent vaines.

Le jeudi, 12 septembre, Simon entendit la messe dans la chapelle du château de Muret, et pendant ce temps, les évêques, nu-pieds, firent une dernière et inutile démarche auprès du roi d'Aragon. Voyant qu'il fallait renoncer à l'espoir de la paix, Simon et sa petite armée se mirent en marche ; passant devant une église où l'évêque d'Uzès disait la messe, Simon entra dans ce sanctuaire et dit à haute voix : « Seigneur, je te consacre mon corps et mon âme ! » Il remonta à cheval. Le combat s'engagea aux bords de la Garonne. Pierre recherchait Simon comme le seul objet digne de ses coups ; mais deux chevaliers français, Alain de Roucy et Florent de Villu, l'attaquèrent avec acharnement et lui firent mordre la poussière. Simon était engagé dans le gros de la bataille ; criblé de coups, renversé de cheval, il surmonta tous les obstacles par son indomptable énergie.

Raymond de Toulouse et ses alliés perdirent courage et s'enfuirent en désordre.

Simon, demeuré maître du champ de bataille, se fit conduire à l'endroit où Pierre d'Aragon était tombé, et il témoigna par ses larmes la pitié que lui inspirait le sort de ce prince brillant, chevaleresque, poétique, et qui avait été entraîné dans l'hérésie par des alliances de famille et par une déplorable faiblesse de caractère.

Le soir, Montfort, pieds nus, sans heaume et sans ceinture, se rendit à l'église de Muret pour remercier Dieu de sa victoire, victoire aussi utile qu'éclatante, car elle faisait reculer loin de la France des doctrines sauvages, qui anéantissaient éga-

lement la religion, les mœurs et l'esprit de famille. Il fit vendre son cheval et son armure, et en distribua le prix aux pauvres. Nommé tuteur de Jacques, le fils orphelin de Pierre d'Aragon, il le fit élever avec les plus grands soins, et en forma un chevalier accompli. Raymond de Toulouse mourut en 1222, après avoir recouvré une partie de ses États, laissant à l'histoire le singulier spectacle d'un prince dont les ancêtres avaient été les promoteurs et les héros de la première croisade, et contre lequel un pape éclairé et de saints évêques durent prêcher à leur tour la guerre de la Croix.

MOSAIQUE.

Es-tu établi pour gouverner les autres ? ne t'élève point : sois parmi eux comme l'un d'entre eux. Aie soin d'eux, et après cela assieds-toi ; prends ta place, lorsque tu as rempli ce que tu devais.

(Ecclesiastique.)

Si quelqu'un aime sa vie et désire que ses jours soient heureux, qu'il empêche

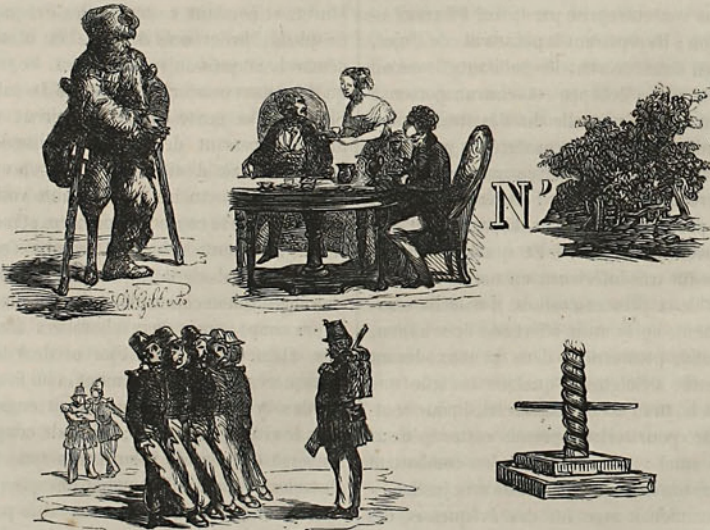
que sa langue ne se porte à la médisance, et que ses lèvres ne profèrent des paroles de tromperie.

Épître DE SAINT PIERRE.

Il n'y a point de condition parmi les femmes, où l'oisiveté ne soit un crime.

BOURDALOUE.

RÉBUS.



Paris. — Imprimerie de Mme veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.